

choisir

revue culturelle
n° 564 – décembre 2006

(Allons voir





*Ville au sommet des montagnes,
en toi resplendit la gloire du Christ
pour éclairer le monde,
mais la nuit t'environne encore
et tu implores :
augmente ma lumière, Seigneur,
mon Dieu éclaire mes ténèbres.*



***L'équipe de « choisir »
vous souhaite de
Bonnes et Heureuses Fêtes
et se réjouit de vous
retrouver l'an prochain.***

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Thierry Schelling s.j., rédacteur
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 100.- Par avion : FS 105.-
€ : 66.- Par avion : € 70.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Thomas Goisque/CIRIC
p. 4 : Pierre Emonet
p. 11 : Guy Gravett Picture Index
p. 19 : Elodie Bouédec © ACAT
p. 31 : Look now distribution

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Allons voir... <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Comme au Ciel <i>par Luc Ruedin</i>	
Spiritualité	9
Une spiritualité mozartienne <i>par Patrick Baud</i>	
Eglises	13
Pierre Favre et les protestants <i>par Pierre Emonet</i>	
Bible	17
L'interdit de la torture : une réflexion biblique <i>par Claire Chimelli</i>	
Portrait	22
Les trois Maritain <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Chronique	25
Allumer les étoiles de Compostelle <i>par Marie-Thérèse Bouchardy</i>	
Cinéma	30
Fraternité <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	32
La vie au galop : Stendhal <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	36
La Trinité et les visites divines <i>par Monique Desthieux</i>	
Bloc-notes	42
En finir avec la « génération '68 » ? <i>par Christophe Büchi</i>	
Table des matières 2006	44

Allons voir...

« Allons voir », se dirent les bergers qui avaient reçu la visite des anges, et ils se mirent en route. Renseignés par les exégètes, les Mages partirent pour Bethléem et ils « virent » l'enfant. Se mettre en route pour voir, la foi chrétienne relève de l'expérience plus que de la seule connaissance. Familiers des Ecritures, les docteurs de Jérusalem ont indiqué aux Mages le lieu de la naissance, mais ils n'ont pas fait le voyage. Les textes leur suffisaient, la théologie les rassurait, ils n'éprouvèrent pas le besoin d'aller voir.

Ce que les docteurs de Jérusalem n'ont pas saisi, les bergers et les Mages l'ont compris. La connaissance des Ecritures ne suffit pas ; la récitation d'un credo ou d'un catalogue de vérités réputées infaillibles ne mène nulle part. Tout au plus indiquent-elles une direction, mais cette nourriture est trop maigre pour le chercheur de Dieu. Seule l'expérience le rapproche du but désiré et libère la joie : partir, voir l'enfant et se prosterner devant lui.

Fondée sur le mystère de l'Incarnation, la foi chrétienne relève autant de l'expérience que de la connaissance. Faite chair, la Parole n'est pas seulement l'objet d'une démarche intellectuelle. Pour signifier la rencontre avec le Seigneur, l'Evangile multiplie les verbes qui font appel aux sens : voir, toucher, entendre, suivre, manger, souffrir, pleurer. La Parole n'est pas seulement dite, elle doit être expérimentée, mise en pratique (Mt 7,15-27). « Venez et voyez », dit Jésus aux disciples de Jean-Baptiste qui cherchaient à le connaître. « Venez voir » si je n'ai pas rencontré le Messie, suggère la femme de Samarie à ses concitoyens. « Vous le verrez en Galilée », annoncent les anges aux disciples éperdus devant le vide de la mort.

Tenant de rendre compte de cette expérience, Ignace de Loyola invite ses correspondants à demander la grâce de « sentir » la présence du Seigneur en eux. Sa conviction est faite : « Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie et satisfait l'âme, mais de sentir et de goûter les choses intérieurement. »¹ Au risque de passer pour un Illuminé (Alumbrado) aux yeux de l'Inquisition, il insiste sur la possibilité de rencontrer Dieu dans l'immédiateté d'une présence « expérimentée » à travers les divers mouvements qui peuvent agiter le fond de l'être.

Un chrétien trouve son bon chemin en prêtant attention à l'alternance des mouvements qui l'agitent dans sa recherche de Dieu. Le goût ou le dégoût de l'Evangile, la joie ou la tristesse, la paix ou le trouble, l'amour ou l'indifférence face à l'enseignement du Christ, à sa Passion et à sa Résurrection, tout ce qu'il « ressent » intérieurement le renseigne plus efficacement sur l'hôte intérieur que n'importe quelle théorie.

La joie éprouvée à Bethléem par les bergers et les Mages est le signe qu'ils avaient enfin découvert l'objet de leur attente et de leur recherche. La Présence est reconnue à ses fruits : la joie, la paix, l'élan spirituel d'une vie plus forte que les peurs et les paralysies qui replient la personne sur elle-même, qui va de l'avant en faisant parfois éclater les structures intellectuelles ou religieuses imposées de l'extérieur.

Des naïfs ne manquent pas d'identifier l'expérience subjective du « je me sens bien » avec la présence de Dieu, comme si l'état psychologique d'une personne devenait le signe infaillible de la présence ou de l'absence de Dieu en elle. Le raccourci est trop simpliste pour être vrai ; des distinctions s'imposent. L'expérience chrétienne suppose une désappropriation de soi, une sortie au-delà de tous les repliements narcissiques qui enferment, pour s'en aller à la rencontre de l'Autre, un départ qui exige liberté et mobilité, plus proche de la croix que d'un fitness pour âmes en mal de spleen.

Partir, accepter le déplacement, l'expérience chrétienne est offerte - c'est une grâce - mais elle ne devient effective que par la décision de celui ou celle qui l'accueille. Les bergers et les Mages qui se sont mis en route et leurs contraires, les docteurs de Jérusalem qui n'ont pas bougé, en sont la belle parabole.

Pierre Emonet s.j.



■ Info

Russie : les religions cotées

Selon une étude de l'Institut moscovite pour les projections sociales, les Russes sont toujours plus attachés aux religions. Le nombre de ceux qui se disent athées (15 %) a été divisé par deux en 15 ans et celui des pratiquants a été multiplié par quatre (9 % des Russes affirment se rendre régulièrement à leur lieu de culte). A noter que 14 % des personnes interrogées disent croire en Dieu, mais sans référence à une communauté religieuse particulière.

■ Info

Poumon spirituel

Pourquoi s'enfermer pour toujours entre les murs d'un monastère ? Quelle efficacité la prière de ces religieux et religieuses peut-elle avoir pour solutionner les nombreux problèmes concrets qui continuent d'affliger l'humanité, a demandé le pape en prévision de la journée du 21 novembre consacrée aux communau-

tés religieuses cloîtrées ? Il a alors expliqué que ces hommes et ces femmes témoignaient « silencieusement que Dieu est l'unique soutien qui ne vacille pas (...) au milieu des vicissitudes quotidiennes ». Les monastères de vie contemplative, « ces lieux apparemment inutiles », sont au contraire indispensables ; ils sont comme les « poumons verts d'une ville et font du bien à tous, y compris à ceux qui ne les fréquentent pas et même en ignorent l'existence ».

■ Info

Eglises en Grèce

Recevant le 30 octobre les évêques grecs en visite *ad limina*, Benoît XVI a déclaré soutenir l'Eglise catholique grecque dans sa revendication d'un statut juridique approprié et reconnu, même si le Saint-Siège n'est pas un acteur direct dans cette négociation. En Grèce, la religion dominante, selon l'art. 3 de la Constitution, est celle de l'Eglise orthodoxe (près de 95 % de la population). L'Eglise catholique de Grèce est toujours considérée par l'Etat comme une confession étrangère qui ne détient pas les mêmes droits civiques que l'Eglise orthodoxe. Cette domination est remise en question par, notamment, l'augmentation du nombre des catholiques, qui est passé ces dernières années de près de 50 000 à 350 000. Un phénomène dû à un afflux important d'immigrés en provenance de Pologne et des Philippines.

Si d'un point de vue officiel la situation stagne, les rapports entre les deux Eglises s'améliorent sur le terrain. Dans son discours prononcé au nom de l'évêque grec, Mgr Franghiskos Papamanolis, président de la Conférence épiscopale de Grèce, a insisté sur les relations avec l'Eglise orthodoxe : « Nous pouvons affir-

Grenade



mer que malgré la réserve de l'Eglise orthodoxe officielle envers l'Eglise catholique, nous avons réussi à créer des contacts personnels excellents avec les évêques orthodoxes et des actes de communion significatifs se sont réalisés dans certains cas. » (APIC)

■ Info

Le rejet de Darwin

La revue *Science*, de l'American Association for the Advancement of Science, a publié les résultats d'une enquête internationale lancée dans 32 pays en Europe, aux Etats-Unis et au Japon. Elle fait le point sur la théorie de l'évolutionnisme. « L'être humain tel que nous le connaissons aujourd'hui est issu de l'évolution d'espèces animales plus anciennes. » A cette affirmation, les Islandais, les Danois, les Suédois et les Français répondent *oui* à 80 %, contre 40 % aux Etats-Unis. Les plus sceptiques sont les Turcs (un tiers de *oui*). En Suisse, 62 % des personnes interrogées ont accepté cet énoncé, ce qui range le pays tout près de Malte, de la République tchèque et de la Pologne.

Dans ce dernier pays, Darwin est même devenu « l'ennemi » de l'extrême droite, présente au gouvernement depuis mai. La Ligue des familles polonaises (LPR), formation catholique ultra conservatrice, qui milite ouvertement contre la théorie de l'évolution et qui affirme que les humains ont côtoyé les dinosaures, contrôle actuellement le ministère de l'Education : Roman Giertych, le controversé ministre polonais de l'Education, est le chef de file de la LPR, et le vice-ministre de l'Education Miroslaw Orzechowski arbore aussi ses couleurs. Ce dernier a

déclaré, le 14 octobre, que la théorie de Darwin était un « mensonge, une erreur que l'on a légalisé comme une vérité courante ».

■ Info

Bible en langage inclusif

Une traduction de la Bible en langage inclusif a été mise en vente en Allemagne, fin octobre, et connaît un succès certain. Ainsi, par exemple, *Gott* (Dieu) passe du masculin (*der*) au neutre (*das*), ou encore l'Eternel (*der Ewige*) se féminise selon les cas et devient l'Eternelle (*die Ewige*). Objectif de l'équipe responsable de la publication : rendre justice aux femmes, aux juifs et aux groupes marginalisés. Cette traduction atténue pour ce faire le langage violent de la Bible, tout en tenant compte des perspectives de la théologie féministe et de la théologie de la libération. Elle fait référence aux disciples, apôtres et diacres femmes et hommes.

Cette nouvelle Bible a suscité les vives critiques de ceux qui y voient une distorsion du message biblique. Mais pour l'évêque luthérienne Bärbel Wartenberg-Potter, ce débat stimule l'intérêt pour les Ecritures : « La Bible n'est pas un musée, mais un livre bien vivant. »

■ Info

Féministes musulmanes

Le 2^e Congrès international du « féminisme islamique » s'est tenu du 3 au 5 novembre, à Barcelone. Organisé par la Junta islamica catalana, il a accueilli près de 400 participantes, venues notamment du Pakistan, Iran, Algérie, Maroc, Tunisie, Soudan, de divers pays d'Europe et des Etats-Unis. Le but des débats :

mener un combat contre la lecture machiste du Coran. Les tenantes du mouvement sont des femmes instruites qui ont relu le Coran et qui estiment que l'islam ne doit pas justifier les pratiques faisant des femmes des êtres inférieurs. (APIC)

■ Info

Embargo contre la Corée du Nord

Le pape Benoît XVI a rencontré au Vatican, le 13 novembre, le nouvel ambassadeur du Japon auprès du Saint-Siège. Il a encouragé le Japon à entreprendre des négociations bilatérales ou multilatérales en vue de la dénucléarisation de la péninsule coréenne et s'est opposé à tout embargo alimentaire contre Pyongyang.

A la suite des tirs de missiles nord-coréens début juillet 2006, puis de l'essai nucléaire du 9 octobre, Tokyo a en effet imposé unilatéralement une série de sanctions contre la Corée du Nord : gel des actifs financiers nord-coréens qui soutiennent le programme nucléaire du gouvernement, embargo sur les systèmes d'armements lourds mais aussi sur 24 produits de luxe utilisés par les dirigeants du pays, comme les cigarettes, l'alcool, les parfums et les deux-roues motorisés. Le Japon a déjà interdit l'accès des navires nord-coréens aux ports de son archipel, ainsi que toutes les importations en provenance de Corée du Nord, et il a limité sévèrement les voyages entre les deux pays. Le Conseil de sécurité de l'ONU a également imposé des sanctions économiques et commerciales à la Corée du Nord.

■ Info

Guerre contre le terrorisme

La *Civiltà Cattolica*, bimensuel italien jésuite, a condamné dans son édition du 21 octobre la guerre classique comme solution pour éradiquer le terrorisme international. La revue critique la stratégie des Etats-Unis et de leurs alliés en la matière. « Les guerres contre l'un ou l'autre des pays islamiques - après l'Afghanistan et l'Irak, elles pourraient toucher la Syrie ou l'Iran - ne combattent pas et détruisent encore moins le terrorisme international. (...) Au contraire, elles l'alimentent et le font grandir. (...) Pour combattre le terrorisme, il est nécessaire de mettre de côté toute idée de guerre (encore pire si "préventive") contre un Etat islamique. »

D'autres solutions sont proposées, par exemple « éviter les gestes politiques et militaires qui peuvent apparaître comme une invitation directe à combattre, à humilier et à se moquer des populations islamiques... abandonner l'idée d'imposer aux populations musulmanes la démocratie, dans le sens occidental du terme ». Si l'on peut souhaiter que le système démocratique se répande dans les pays islamiques, il doit néanmoins se faire sous « l'initiative des pays islamiques, dans le respect de leur culture et de leurs valeurs ».

■ Info

Paradoxe de l'abondance

Dans un document publié début novembre, les évêques angolais s'interrogent sur une contradiction d'importance : pays aux ressources particulièrement riches, l'Angola figure parmi les pays les plus pauvres de la planète. « Nous sommes privilégiés, avec une abondance d'eau,

de terres fertiles, de ressources en poissons et autres ressources naturelles ; l'Angola est le second producteur de pétrole de l'Afrique subsaharienne et le quatrième producteur mondial de diamants. Mais nous sommes aussi l'un des pays les plus pauvres du monde en terme de développement humain. » Ce paradoxe de l'abondance met en évidence la contradiction des économies sous-développées riches en matières premières mais dont les populations sont en majorité pauvres et victimes d'injustices.

Le document souligne que l'Eglise entend « porter à l'attention de tous les principes de la doctrine sociale sur la destination universelle des biens et l'option préférentielle pour les pauvres, et le rappel au bien commun et à la solidarité ». Il invite à miser sur le développement des services publics, en passant par la transparence de la gestion des recettes du pétrole et des diamants.

■ Info

CO₂ : Swisscom s'engage

Gestion intelligente de l'environnement et économies financières font bon ménage. Swisscom est la troisième grande entreprise suisse, après Coop et IKEA, à rejoindre le WWF Climate Group, fondé par le WWF Suisse. Elle s'engage à réduire ses émissions de CO₂ de 17 % d'ici à 2010, à la fois pour protéger le climat et pour réduire sa facture énergétique. Elle vise simultanément une augmentation de 17 % de l'efficacité énergétique de l'entreprise en optimisant, entre autres, la climatisation de son réseau de télécommunication. Parmi les autres mesures envisagées, Swisscom entend promouvoir les énergies alternatives en acquérant annuellement 13

millions de kWh de courant écologique et en construisant au minimum une installation solaire par an.

■ Info

Chômage des jeunes

Le chômage des 15-24 ans a atteint des sommets ces dix dernières années dans le monde, avec un chiffre de 88 millions. En Asie, ce taux s'est élevé à 85,50 % (10 millions de 15 à 24 ans sont désormais touchés), contre 14 % en moyenne dans le reste du monde, selon un rapport de l'ONU. Les pays de l'Union européenne s'en sortent avec 14,5 % de jeunes en moyenne au chômage, ce qui est deux fois plus que leurs aînés. Les économies d'Europe centrale et de l'Est ainsi que celles de la CEI montrent des tendances moins favorables. Ces statistiques sont particulièrement inquiétantes lorsque l'on apprend que les 15-24 ans vont augmenter de 24 millions dans le monde d'ici 2015, dont 11 millions en Asie.

■ Info

Succès du PACS en France

Depuis son introduction en 1999, près de 263 000 couples se sont unis sous le Pacte civil de solidarité (PACS). Environ 60 200 couples ont conclu un PACS en 2005, soit 51,1 % de plus que l'année précédente. Cette augmentation correspond à une évolution intéressante : adopté en vue d'offrir une reconnaissance aux partenaires homosexuels, il est aujourd'hui plébiscité par des couples hétérosexuels recherchant un milieu entre union libre et mariage. Les homosexuels ne représentent plus que 15 % des couples qui concluent un Pacs.

Comme au Ciel

« Sur la terre comme au Ciel », tel était l'intitulé d'une émission religieuse voici quelques années sur RSR2. Le titre exprimait bien ce que les chrétiens célèbrent à Noël. Sur la terre se déroulerait ce qui se passe au Ciel. Un lien secret relierait notre monde visible avec cet Invisible qui le tisse en profondeur. Encore faut-il pour le découvrir exercer un certain regard, mettre en œuvre une capacité à discerner en quoi et comment le Royaume de Dieu prend chair en notre monde. Car si le Ciel devait être comme notre terre où se perpétuent guerres et horreurs, comment croire à Sa bonté ? Mais l'émission ne s'intitulait pas « Au Ciel comme sur la terre » mais bien « Sur la terre comme au Ciel ». A nous donc de nous laisser imprégner du Royaume de Dieu, pour le découvrir à l'œuvre ici-bas.

La contemplation de l'Incarnation qu'Ignace nous propose dans les Exercices spirituels¹ nous y aide. Il s'agit de se « brancher » sur le Ciel pour découvrir au cœur de notre terre le dessein mystérieux de Dieu. Tout d'abord, nous découvrons combien ce que la Tradition nomme le péché nous enferme et obscurcit notre compréhension de Dieu. Ainsi disposés à contempler la vie de Jésus-Christ, nous sommes invités à nous représenter comment Dieu vient à l'homme et se fait l'un de nous. L'exercice consiste à voir, entendre et regarder l'Annonciation à Notre Dame avec en arrière-fond de la scène, d'une part le monde tel qu'il va, d'autre part les trois personnes divines décidant l'Incarnation.

Pour discerner le dessein de Dieu, il s'agit donc, dans la foi, de se situer du point de vue de Dieu sans pour autant

quitter la terre, puisque c'est en elle que s'accomplit le projet divin. Après avoir vu comment les hommes agissent, le retraitant est invité à voir comment Dieu voit... ce qu'il a perçu ! Il ne regarde plus à partir de lui-même mais considère comment les personnes divines regardent l'humanité et ce qu'elles décident de faire pour la sauver. Demandant la grâce de voir comme Dieu voit, il situe alors Dieu comme sujet, lui offrant du coup la possibilité d'agir dans le monde. Voir, entendre et regarder comment Dieu agit et « réfléchir afin de tirer profit de cette vue » transforme sa perception du monde.

Il ne s'agit pas de spéculer, de ratiociner, mais de laisser le dessein de Dieu se refléter en nous comme dans un miroir. Laisser cette réalité mystérieuse qu'est le Salut de Dieu rayonner dans notre vie, c'est lui donner corps. Le Salut devient palpable, concret. Jaillit alors un cri d'étonnement et de gratitude. Contempler, c'est se laisser imprégner jusqu'en nos entrailles par ce mouvement de Salut que la foi nomme l'Incarnation. Au cœur de notre chair émerge alors une joie consolatrice qui est, comme le dit Ignace, accroissement d'espérance, de foi et de charité.² Devenue vivante, la Parole de Dieu nous parle puisqu'elle nous transforme. Elle nous fait découvrir que la terre est, malgré les apparences, le lieu où croît le Royaume de Dieu. Joyeux Noël sur la terre... comme au Ciel !

Luc Ruedin s.j.

1 • N°s 101-109.

2 • N° 316.

Une spiritualité mozartienne

... **Patrick Baud**, Genève
Pasteur

Osons l'écrire d'emblée, Mozart n'est ni un novateur ni un révolutionnaire en matière de composition musicale. Il a bénéficié des influences musicales avérées de J.-S. Bach et de ses fils, de M. et de J. Haydn, de Gluck, de Haendel et de Gossec, pour ne citer que les principales. Ce dont il ne s'est d'ailleurs jamais caché. L'hommage qu'il rend à Haydn en lui dédiant six quatuors en est une belle reconnaissance.

Néanmoins, force est de constater que Mozart possède quelque chose dont ses maîtres et ses successeurs semblent dénués. Une capacité mystérieuse de nous émouvoir, de susciter en nous une émotion que nul autre de ces grands de la musique ne semblent en mesure de nous faire ressentir. Du moins pas avec la même ampleur. Aurait-il par conséquent, comme le supposait K. Barth, bénéficié d'un don divin particulier ? A moins que cela ne soit une foi dont la grandeur fut telle qu'elle imprégna sa musique entière ? Au point que les notes que Mozart coula sur ses partitions sont comme remplies d'une partie de l'Evangile. Mais alors que faire de son appartenance à une loge franc-maçonne ?

Foi et soumission

La foi de Mozart ne fait aucun doute à la lecture de sa correspondance. A titre d'exemple, il écrira à son père, en 1778,

que celui auquel il accorde le plus d'importance dans sa vie, c'est Dieu. De même, juste après le décès de sa mère, à Paris, c'est dans les églises qu'il va chercher le réconfort et la consolation et non dans la composition. Enfin, un de ses amis les plus fidèles a été l'abbé Bullinger, celui-là même à qui il demanda d'annoncer à son père le décès de sa mère.

Cependant, la foi de Mozart est toute empreinte de tragique. Celui qui résulte de l'impuissance de l'homme obligé d'accepter la volonté de Dieu, sans rébellion possible. Ce Dieu tout-puissant devant lequel l'homme demeure impuissant, contraint à la résignation, à une soumission inconditionnelle devant son dessein. En cela, l'expérience qu'il vécut à Paris en veillant sa mère mourante va être déterminante. Durant quatorze jours, il va demeurer à son chevet, en solitaire, se heurtant à son refus de se faire soigner. « Son heure était arrivée, écrira-t-il plus tard à son père, et rien ne pouvait changer le cours de l'histoire. Dieu a voulu la reprendre à ce moment-là et je m'en suis remis à sa volonté. Il voulait l'avoir auprès de lui. » Si sa foi lui permettra d'accepter ce deuil comme les maladies dont il souffrira, cette même foi ne lui offrira jamais aucun bonheur ni la possibilité d'être heureux.

spiritualité

Y a-t-il une spiritualité mozartienne dont les contours pourraient être mis à jour à l'écoute des œuvres du grand compositeur ? Patrick Baud tente de répondre par l'affirmative à cette question, en soulignant l'importance de la foi, du Sturm und Drang et de la franc-maçonnerie en ce qui concerne la mise en forme de cette spiritualité.

Sturm und Drang

Parallèlement à sa foi, le mouvement du Sturm und Drang aura une influence déterminante sur sa composition. Le Sturm und Drang naît d'une révolte. Celle des artistes qui, dès 1772 - Mozart a alors 14 ans - s'élèvent contre les préjugés sociaux de la noblesse, contre ce que l'on nomme « l'Absolutisme ». Ce terme désigne la possession des deux pouvoirs, religieux et politique, par une seule personne.

Deux sentiments, a priori contradictoires, vont donner forme à ce mouvement. D'abord, un extraordinaire optimisme qui autorisera une remise en question des traditions artistiques suspectes de favoriser le pouvoir établi. Il s'agit, pour les artistes, d'exiger une liberté de création totale, de rompre avec les formes établies dans lesquelles la littérature et la musique se trouvent enfermées. Mais en même temps, cette puissance créatrice, propre au Sturm und Drang, est garrottée par l'aristocratie qui tient les cordons de la bourse. D'où la conscience tragique des artistes de leur situation de faiblesse qui muselle en grande partie leur créativité.

Devant l'ampleur de ce qui reste à créer en refusant les conventions sociales, le Sturm und Drang est donc à la fois enthousiaste et optimiste (c'est ce que Werther, le héros du roman de Goethe, va croire en voulant aimer une femme promise à un autre, rompant ainsi volontairement avec les us et coutumes en vigueur), et à la fois tragique, dans la mesure où cette volonté créatrice s'avère trop faible pour mettre à mal les convenances imposées par l'aristocratie (ce qui conduira le jeune Werther au suicide ne trouvant refuge ni en Dieu ni dans la nature).

La lutte qui va opposer, de 1773 à 1777, le jeune Mozart à son employeur Col-

loredo, prince-évêque de Salzbourg, s'inscrit parfaitement dans la ligne du mouvement Sturm und Drang. Colloredo l'engage en 1773 comme *Konzertmeister*, l'équivalent de premier-violon. Durant les derniers mois de 1773 et les premiers jours de 1774, Mozart composera trois symphonies, un premier quintette à cordes, son premier concerto pour piano et *Thamos*. Et de la symphonie en UT, K 200, J. et B. Massin diront qu'elle « sonne purement et simplement comme la déclaration d'une identité personnelle conquise, dans l'enthousiasme retrouvé du Sturm und Drang ».¹

Malheureusement, Colloredo n'aime que la musique galante et restera totalement insensible au génie de Mozart. C'est ainsi que Mozart n'écrit plus aucune symphonie jusqu'en 1778. Son génie est muselé par les goûts musicaux de son employeur qui lui refuse le droit à la créativité, au profit de compositions qui satisfont les critères esthétiques en vigueur dans sa cour mais dénuées d'originalité. Mozart finira par traverser son Sturm und Drang personnel en quittant Colloredo. Mais il restera sa vie durant imprégné par cette opposition irréductible entre un optimisme génialement créatif et une conception tragique de la condition de l'artiste éternellement soumis à l'incompréhension d'un public timoré devant les audaces du compositeur.

La franc-maçonnerie

Enfin, c'est la franc-maçonnerie qui, selon notre hypothèse, contribuera à mettre en forme cette spiritualité mozartienne que l'on perçoit à l'écoute de son œuvre. Sommairement, la franc-maçonn-

1 • J. et B. Massin, *Wolfgang Amadeus Mozart*, Fayard, Paris 1990, p. 711.

nerie de ce milieu de XVIII^e siècle peut être divisée en deux branches. La première est « opérative ». Elle est tournée vers le passé dans la mesure où ce dernier contient une sagesse traditionnelle qu'il s'agit de perpétuer dans le secret. Il s'agit, par exemple, de celle des constructeurs de cathédrales ou de celle contenue dans les symboles zodiacaux sensés receler des données pouvant expliquer l'ordonnance du monde à celui qui est initié à ces mystères. L'avenir n'intéresse cette branche que dans la mesure où il perpétuera ce savoir.

La seconde branche est « spéculative ». Si elle aussi prend appui sur la sagesse des constructeurs de cathédrales, c'est pour l'appliquer à construire une nouvelle civilisation humaine, basée sur la fraternité.

Le franc-maçon d'alors, principalement le spéculatif, est avant tout un ami des hommes et non un anti-clérical ou un conspirateur. Aucun désir particulier de lutte contre l'Eglise ne l'anime. Ainsi, les quatre vertus dont doit faire preuve le franc-maçon « spéculatif » sont l'humanité, une morale pure, une discrétion inviolable et enfin le goût des beaux-arts. Dans cet humanisme cosmopolite, nous ne trouvons nulle trace d'une quelconque volonté de faire la révolution, mais bien plus de changer les structures politiques et sociales par un enseignement moral et intellectuel. C'est uniquement de cette manière, affirme le chevalier Ramsey (un haut dignitaire de la grande Loge de France) dans son *Discours* de 1736, que l'on « créera un peuple nouveau, une nation toute spirituelle, sans déroger aux divers devoirs que la différence des Etats exige, cimenté par les liens de la vertu et de la science ».² Cette franc-maçonnerie se veut donc comme

un instrument de liaison qui appelle le travail en équipe en vue d'un bien commun. Et si l'*Aufklärung* affirmera : « Ose penser par toi-même », la franc-maçonnerie attendra de l'homme qu'il le fasse en fraternité et non seul.

L'influence qu'aura la franc-maçonnerie sur Mozart ne se résume donc pas au culte des mystères. Il serait réducteur de ne voir dans *La flûte enchantée* que la célébration des mystères d'Isis. *La flûte enchantée* présente en une seule œuvre les thèmes principaux que l'on trouve de manière disséminée dans l'ensemble de ses compositions musicales. Ainsi, par exemple, la volonté de Pamina de se libérer et la haine de Tamino à l'égard de l'inhumanité du despote se trouvent déjà dans *L'enlèvement au Sérail*. Le thème de l'égalité qui sous-tend *Les noces de Figaro* se retrouve chez Sarastro qui exalte l'humanité de Tamino au détriment de sa qualité de prince. Avec *La flûte enchantée*, Mozart affirme donc que l'homme doit assumer son destin. Mais il ne saura le faire que

« *La flûte enchantée* », 1990, festival de Glyndebourne (GB)



2 • Ibid, p. 1177.

fraternellement, collectivement, grâce à son travail dont le déploiement se fera entre sagesse et art.

Cela se ressent avec beaucoup de force à la lecture de la correspondance que Mozart a entretenue avec nombre de ses livretistes. S'il considère que le texte du livret doit être la fille de la musique, il n'en demeure pas moins souple lorsqu'il lui est demandé, par l'un d'eux, de mieux adapter sa musique au texte. La fraternité et le travail collectif prônés par les francs-maçons se trouvent en cela mis en pratique par Mozart. Pour le résultat, génial, que l'on connaît.

La part de l'homme

Nous avons postulé en introduction qu'il y a une spiritualité mozartienne. Celle-ci exprime tout d'abord une foi qui pourrait être résumée par une des dernières affirmations de *La flûte enchantée* chantée par Sarastro : « Les rayons du soleil chassent les ténèbres et brisent la puissance frauduleuse des menteurs. » Cette foi s'ancre dans la certitude que la Lumière, tôt ou tard, finit par transpercer les ténèbres.

Mais cette même foi ne postule pas pour autant que les ténèbres disparaissent. C'est dans les ténèbres qu'elle luit et il revient aux hommes de la faire briller sans attendre que Dieu le fasse, un jour, pour eux. Si Dieu ordonne le monde, c'est aux hommes que ce même Dieu octroie le don de la sagesse, l'utilisation de la force contenue dans les limites qu'impose l'esprit de fraternité, afin de faire régner la beauté.

Nous ne trouvons pas, chez Mozart, de trace de rébellion individuelle contre la mort, la maladie, la misère, mais une foi en l'humanité, en ses capacités à construire un monde harmonieux. Cependant, Mozart n'est pas un idéaliste. Il sait que le tragique qui frappe quelques fois une existence ne saurait être définitivement effacé du monde. De même il sait qu'il y aura toujours des menteurs et des despotes. Il en a trop souvent été victime pour croire qu'ils pourraient complètement disparaître. Il aura donc tenté, dans ses compositions, de mettre à jour à la fois la face enténébrée de l'homme et sa face lumineuse. L'une avec l'autre et jamais l'une sans l'autre.

En conclusion, la spiritualité mozartienne est un *oui* magistral à la liberté de l'homme. *Oui* à ses capacités constructives d'une « République fraternelle » telle que les francs-maçons la professaient. *Oui* à la possibilité de faire entrer dans le monde une harmonie dont la musique est le flambeau.

Mozart ne fut ni novateur ni révolutionnaire, mais il a su rendre harmonieux la compénétration du tragique de son existence et sa soif de liberté, en composant une œuvre qui demeure unique. Il nous laisse ainsi une leçon d'espoir tout entière contenue dans cette spiritualité mozartienne. L'homme peut être bon, à condition d'accepter ses limites.

P. B.

PHILOSOPHIE OU FOI QUEL SALUT ?

Luc Ferry
en débat avec
Dominique Peccoud s.j.

Mardi 16 janvier 2007 à 17h15
Uni Mail, Genève,
auditoire MR 280 (entrée libre)

Organisation et renseignements :
Aumônerie catholique et protestante
de l'Université de Genève

Pierre Favre et les protestants

● ● ● Pierre Emonet s.j.

C'est surtout en Allemagne que Pierre Favre va être confronté à la Réforme. Lorsqu'il arrive à Worms, le 24 octobre 1540, avec le Docteur Ortiz, ambassadeur de l'empereur Charles Quint, pour assister au Colloque, le luthéranisme s'est déjà bien étendu en Allemagne, en dépit des efforts des catholiques pour le contenir. L'Est et le Nord sont gagnés aux idées nouvelles, le Sud et l'Ouest résistent mais des théologiens, des prêtres et même des évêques cèdent peu à peu. A Worms, malgré l'opposition de l'évêque et de l'empereur, on prêche impunément le luthéranisme jusque dans la chaire des dominicains.

Sceptique sur l'utilité des discussions, Favre ne se fait pas d'illusions sur l'issue du Colloque. C'est bien simple, les luthériens ne se convertissent pas ; au contraire, ils gagnent du terrain. Quant aux catholiques, ils sont divisés : des onze théologiens qui composent leur délégation, trois sont d'accord avec les luthériens - de vrais loups déguisés en brebis, qui viennent du Palatinat, des Marches du Brandebourg et de Clèves - et les autres sont hésitants. La division des catholiques ne fait que renforcer les posi-

tions des luthériens. Alors que d'ordinaire ils sont divisés, ils parlent ici d'une seule voix, tous d'accord avec la Confession d'Augsbourg. Ils obtiennent ainsi ce qu'ils cherchent, s'entendre entre eux, ce qui est pire pour l'Eglise.¹

Favre cherche le contact, il souhaite rencontrer Philippe Melanchton, un porte-parole des réformés : « Dieu sait combien je serais content de parler avec eux, surtout avec Philippe Melanchton, le principal de tous. »² Plusieurs personnes l'y encouragent parce qu'il est plus libre que les théologiens officiels. Mais les responsables ne veulent pas de conversations latérales et l'en dissuadent, même le Docteur Ortiz, qui sait pourtant que Favre n'aurait pas heurté ou exaspéré les protestants et que son intervention n'aurait en aucune façon nuit aux résultats escomptés par les officiels.

Favre se consacre alors aux catholiques, surtout à ceux qui sont en contact direct avec les réformés. A Spire, une grande partie des personnalités impliquées dans le Colloque - des hommes de premier plan comme Otto Truchsess von Waldburg, légat pontifical et futur cardinal, des théologiens réputés comme Cochlaeus - viennent vers lui pour demander des conseils, parler de leur vie spirituelle, clarifier quelque point de théologie. Lui écoute, répond, et dès qu'il perçoit qu'ils sont disposés, leur propose de faire les Exercices, même à des luthériens, tel ce jeune homme qui se convertit et entre dans la Compagnie de Jésus.

Premier compagnon d'Ignace de Loyola, Pierre Favre, dont on célèbre cette année le 500^e anniversaire de la naissance, a été en contact direct avec le luthéranisme naissant et le témoin des discussions entre catholiques et protestants au cours de colloques et de diètes convoqués par Charles Quint.

1 • Lettre du 27 décembre 1540 à Ignace de Loyola. Les lettres de Pierre Favre sont publiées dans *Monumenta Historica Societatis Jesu*, Fabri Monumenta, Matriti 1914.

2 • Lettre du 25 janvier 1541 à Ignace de Loyola et à Pierre Codace.

Après Spire, Favre est à Ratisbonne pour la Diète impériale. Dans une lettre à ses confrères de Rome, il en explique le fonctionnement. Six théologiens nommés par l'empereur disputent des idées nouvelles : Eck, Pflug et Gropper pour les catholiques, Melanchton, Bucer et Pistorius pour les protestants. Ils ne doivent pas prendre des décisions mais aboutir à une vraie paix. Le parti catholique est conduit par le légat pontifical, le cardinal Gaspard Contarini, grand ami de la Compagnie, qui cherche une formule de compromis sur la justification.

Sceptique, Favre ne donne pas cher de ces discussions. A son avis, il vaut mieux prendre acte ouvertement des dissensions que de conclure des accords en mauvaise part. La situation est telle que tous ces moyens humains lui semblent inefficaces. « Les affaires de la foi [les discussions en cours] sont pleines d'ambiguïté, de sorte que nous plaçons notre confiance en Dieu seul. »³ Il demande à ses confrères de Rome de prier et d'offrir des sacrifices à cette intention.

A Cologne, où il séjourne à trois reprises (en août et septembre 1543, puis de janvier à juillet 1544), il est confronté aux dérives de l'archevêque Hermann von Wied, prince et grand électeur du Saint-Empire, un ignorant qui ne connaît pas le latin, qui a tout au plus célébré trois messes⁴ et qui sympathise avec les luthériens malgré les mesures prises par l'empereur.⁵ Personne n'osant le dénoncer auprès de l'empereur, Favre s'en charge.⁶

Une attitude spirituelle

Face à la Réforme, Favre adopte d'abord une attitude spirituelle. Il prie pour l'Allemagne qu'il aime ; il prie les anges et les saints protecteurs des villes et des régions dans lesquelles il voyage. « Rap-

pelle-toi, mon âme... souviens-toi spécialement des prières que l'Esprit saint te suggérait en faveur des Allemands », écrit-il dans son journal spirituel.⁷ Tout attaché qu'il soit à défendre la foi catholique, il prie pour les personnes impliquées dans la Réforme « sans considérer leurs défauts » - Luther, le roi d'Angleterre, Bucer ou Melanchton - et il se dit attristé par la manière dont on les juge. La compassion qu'il éprouve est pour lui le signe qu'il est sous l'influence d'un bon esprit.⁸

L'attitude de Favre tranche avec la rudesse de certains théologiens engagés dans les discussions à Worms, Spire et Ratisbonne. Il se sent plus proche de Gropper, Pflug et Helling, des théologiens conciliants, plus ouverts au dialogue et aux concessions, promoteurs d'un nouveau climat religieux, que de Eck, trop combatif.

Parce qu'il veut traiter les protestants avec amour, douceur et cordialité, Favre évite de controverser avec eux ou de les exaspérer. Certes, cette attitude n'a rien d'œcuménique, au sens actuel du mot. Il s'agit de ne pas compromettre les fruits que l'on peut espérer de leur part, leur conversion.⁹ Il privilégie donc le dialogue plutôt que la polémique, cherche les points de contact, demande à mieux connaître la théologie de ses adversaires en les rencontrant et en lisant

3 • Lettre du 12 mai 1541 aux scolastiques de Paris.

4 • **Ricardo Garcia-Villoslada**, *San Ignacio de Loyola, Nueva biografía*, BAC, Madrid 1986, p. 821.

5 • Lettre du 3 septembre 1543 au cardinal Morone.

6 • Lettre du 27 septembre 1543 à Ignace de Loyola.

7 • **Bienheureux Pierre Favre**, *Mémorial*, Desclée de Brouwer, Paris 1960, n° 20.

8 • Id., n° 25.

9 • Lettre du 27 décembre 1540 à Ignace de Loyola.

quelques-unes de leurs propres œuvres (il n'a sans doute pas lu Luther). C'est le conseil qu'il donne à ses confrères de Rome, auxquels il expose l'essentiel de la doctrine réformée : s'ils veulent comprendre quelque chose aux débats actuels, qu'ils commencent par lire la Confession d'Augsbourg et l'apologie de Melanchton.¹⁰

Une affaire pastorale

Dans une lettre adressée à son confrère Lainez,¹¹ qui lui avait demandé des conseils pour traiter avec les luthériens, Favre livre sa pensée. La première attitude à avoir envers les hérétiques est de les aimer, puis de rechercher leur amitié en échangeant sur des choses qui nous sont communes et bien se garder de disputer sur des sujets où un parti donnerait l'impression de l'emporter sur l'autre. Mieux vaut parler de ce qui unit que de ce qui manifeste les divergences.

Pour lui l'hérésie n'est pas simplement une affaire d'ordre doctrinal ou dogmatique, elle concerne ce que nous pourrions appeler l'expérience chrétienne. Il convient donc de commencer les discussions par ce qui nourrit l'affectivité et touche le sentiment,¹² pour passer ensuite aux vérités de foi, plutôt que de suivre le chemin contraire comme on le fait lorsqu'on introduit à la foi des débutants. Avant d'aborder les questions de foi, il faut les exhorter à mettre de l'ordre dans leur vie, parce que souvent les théories ne sont qu'une manière de

justifier le vécu. Ainsi, avant de discuter de la prière, de la messe, du célibat sacerdotal, il faut les encourager à prier et à participer à l'eucharistie.

Les principales objections des hérétiques concernent les préceptes de l'Eglise et de la tradition : ils les nient parce qu'ils ont de la difficulté à les observer. Si on arrivait à convaincre Luther de reprendre le chemin de l'obéissance, il cesserait d'être hérétique ipso facto. Mais pour cela, il faudrait être un saint. En somme, ces gens ont besoin d'être encouragés à mener une vie chrétienne vertueuse, à craindre et aimer Dieu, à faire le bien, à agir contre leurs faiblesses, leur manque de dévotion et tous les autres maux qui les accablent « qui ne résident pas d'abord dans leur esprit, mais dans les mains et les pieds de leur corps et de leur âme ».

Il ne suffit pas de lutter contre l'hérésie, encore faut-il s'engager pour le renouveau spirituel de l'idéal catholique. A son ami Gérard Kalkbrenner, le prieur de la chartreuse de Cologne, il écrit de Madrid : « Je suis peiné de voir que les puissances et les autorités de la terre, les Chérubins et les Séraphins [c'est-à-dire les princes] n'ont pas d'autre activité, pas d'autre souci, pas d'autre pensée que d'extirper les hérétiques notoires ; ainsi, comme je l'ai souvent dit publiquement, les deux mains de ceux qui construisent les villes sont occupées à tenir le glaive contre les ennemis. Pourquoi donc, ô Dieu bon, ne construisons-nous pas de l'autre main ? Pourquoi ne fait-on rien pour la réforme - je ne dis pas la réforme de la foi ou celle de la doctrine des œuvres (rien ne manque à ce propos) mais la réforme de la vie et de la condition de tous les chrétiens ? »¹³ Plutôt que de combattre l'hérésie naissante de front, Favre cherche à fortifier les faibles et les hésitants. Mais en portant la lutte contre la Réforme presque

10 • Lettre du 27 décembre 1540 à Ignace de Loyola.

11 • Lettre du 7 mars 1546 à Jacques Lainez.

12 • Cf. **Pierre Emonet**, « Pierre Favre, un destin européen », in *choisir* n° 556, avril 2006, pp. 9-12.

13 • Lettre du 12 mars 1546 à Pierre Canisius.

uniquement sur le terrain pastoral, Favre semble avoir sous-estimé la force des idées novatrices. Une attitude qui n'était pas nécessairement partagée par tous ses compagnons, certainement pas par Bobadilla, un va-t-en-guerre connu pour son franc-parler et ses propos excessifs, qui séjournait à la même époque en Allemagne en qualité d'aumônier des armées impériales.

Le retour au cœur

Favre est personnellement touché par les excès de l'hérésie. Lui qui est proche de la piété populaire, qui privilégie les élans du cœur, qui se meut dans un monde peuplé d'anges et de saints, qui vit au rythme des fêtes liturgiques et des sacrements et qui a placé son célibat sous la protection de la Vierge Mère du Christ, est profondément blessé par les excès d'une Réforme qui détruit les images des saints et de la Vierge, saccage les églises, supprime la messe et abolit les sacrements et le célibat.

Son approche très émotionnelle des mystères de la vie du Seigneur le place instinctivement en opposition avec les enseignements de la Réforme. Plus que d'une opposition doctrinale, il s'agit d'une incompatibilité d'ordre affectif. Le terrain sur lequel il excelle est celui du rapport affectif au Christ et à l'Eglise. C'est là qu'il se trouve à l'aise, bien plus que dans les disputes académiques des docteurs allemands, infatigables auteurs de livres savants. Johannes Cochlaeus ne s'était pas trompé lorsqu'il écrivait, après avoir fait les Exercices sous la direction de Favre : « Je me réjouis d'avoir trouvé un maître pour mon cœur (*circa affectus*). »¹⁴

Si Favre considère l'hérésie comme une véritable « peste », c'est parce qu'elle atteint le « sentir »¹⁵ catholique, qui cons-

titue pour lui l'identité chrétienne plus que la profession d'une doctrine. La suite du Christ et l'intériorité exercées à l'école des Exercices sont pour lui le vrai chemin du renouveau catholique, sans pour autant tomber dans le piège de la pure intériorité chère aux réformés. Ce retour au cœur est la réforme de l'Eglise à laquelle il travaille.

Favre, comme Ignace, n'est pas un contre-réformateur, bien au contraire. Il n'engage pas le débat avec les protestants au niveau de la théologie, mais il les rejoint sur le terrain de la vie, en mettant son espoir dans la réforme des mœurs plus que dans celle des institutions. Parce qu'il est persuadé que le succès des luthériens tient moins à l'apparente vérité de leur doctrine qu'aux scandales du clergé et aux maux de l'Eglise, il s'applique à réformer les individus en prêchant la Parole, en suscitant les « bons sentiments » du peuple et du clergé, en donnant les Exercices à des personnalités influentes.

Un mot résume les relations de Pierre Favre avec les protestants, celui qu'il adressait à Lainez comme conseil essentiel : « Celui qui veut aider les hérétiques aujourd'hui, doit veiller à avoir beaucoup de charité envers eux, à les aimer vraiment et à rejeter de son cœur toute pensée qui pourrait refroidir l'estime qu'il a d'eux. »

P. E.

14 • Lettre du 25 janvier 1541 à Ignace de Loyola et à Pierre Codace.

15 • Le mot ne signifie pas « sentimental » mais exprime une dimension fondamentale de l'homme, son affectivité.

L'interdit de la torture

Une réflexion biblique

● ● ● **Claire Chimelli**, Genève
Pasteure, membre de la FIACAT

Les commentaires, les déclarations et les affirmations concernant le caractère absolu de l'interdiction de la torture et des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants sont aujourd'hui légion. Cette interdiction fait partie de ce que l'on a appelé le « noyau dur » des règles fondamentales auxquelles tous les Etats signataires de la Charte des Nations Unies doivent souscrire.

En tant que chrétiens militant pour l'abolition de la torture, nous cherchons à fonder notre action sur ce que nous croyons, plus précisément, sur la Parole qui témoigne du Dieu que nous confessons comme Créateur et Sauveur et qui nous révèle ce que signifie être véritablement humain.¹

La nature humaine

On ne trouve pas dans la Bible - pourtant si riche en préceptes - de commandement : « Tu ne tortureras pas. » On y trouve même des scènes et des propos qui n'ont rien de la douceur évangélique. Elle nous offre, comme en un miroir, l'image du monde et de l'histoire

tels qu'ils sont. Il est cependant indispensable de replacer ces écrits dans leur contexte : le monde dans lequel la Bible s'est formée, au fil des siècles, est un univers où la peine de mort, les traitements brutaux, la vengeance, la torture même faisaient partie de la manière de survivre, de gouverner les peuples, d'exercer le pouvoir. Cela ne signifie pas pour autant que nous devions agir et penser comme si nous vivions encore dans ces mêmes environnements.

Les temps ont changé, de même que les sensibilités à bien des égards. A notre époque, principalement en Occident, l'évolution de la réflexion philosophique, politique et psychologique a conduit à considérer les êtres humains - en théorie du moins - comme des individus « nés égaux », comme le dit l'art. 1 de la Déclaration universelle des droits de l'homme, et à reconnaître certaines pratiques comme la torture pour ce qu'elles sont : une atteinte à l'humain. Toutefois, lorsque nous nous référons à l'expérience, à ce que nous observons autour de nous, nous constatons que la nature profonde de l'être humain n'a pas changé et que c'est toujours du même homme que la Bible renvoie l'image. Le projet divin à son égard reste le même et la violence qui l'habite est loin d'avoir disparu. C'est entre ces deux pôles que s'inscrivent sa vie et ses combats.

Revisiter quelques grands textes bibliques permet de saisir combien les notions de « relation » et d'« humanité » sont fondatrices pour la vie des êtres humains. C'est donc dans ces deux termes qu'il faut chercher la clé de ce qui motive, sans compromis possible, l'opposition à la torture.

1 • Cet article a été rédigé dans le cadre de la préparation du séminaire international de la FIACAT, « L'interdit de la torture : un principe en péril », qui aura lieu du 30 avril au 2 mai 2007 en Suisse.

Une mise en relation

Les récits de la création (Génèse 1 et 2) nous mettent, sous une forme narrative, à la fois en face de ce que nous sommes destinés à être et de ce que nous sommes. Relations avec soi-même, avec les autres (on est humain qu'avec les autres) et avec Dieu constituent la véritable humanité.

Gn 1 dit que Dieu créa l'homme « à son image et à sa ressemblance » et ajoute immédiatement : « Mâle et femelle [ou : homme et femme] il les créa » (1,26-27). Le récit de Gn 2 diffère dans sa forme et dans la séquence des événements : ce n'est qu'après avoir créé l'homme que Dieu déclare : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (2,18). Intervient alors la création de la femme à partir de la côte d'Adam. Ce qui importe ici, c'est le fait que l'être humain soit fait dès le début pour vivre en relation avec Dieu et avec ses semblables, relation faite de confiance, d'attachement et d'entraide. A cette humanité, Dieu confie la création, pour qu'il la gère et qu'elle lui permette de subsister. « Soyez féconds et prolifiques » (1,28) : l'œuvre doit donc se perpétuer. Les relations sont destinées à continuer au travers des générations à venir.

Si nous pouvons dire que la relation est primordiale, nous voyons aussi qu'elle s'inscrit dans une dynamique plus vaste encore qui est la continuation de la création. Or celle-ci apparaît, dès le début, comme un ordre issu d'une victoire sur le chaos primitif, comme une différenciation des éléments dont chacun a son rôle à jouer. Cet ordre n'est pas un état définitif ; il doit être maintenu et sans cesse reconquis.

Ainsi, ce que le deuxième récit présente comme l'interdiction portant sur l'arbre de la connaissance du bien et du mal fait partie des limites posées par le

Créateur, comme celles qu'il a imposées aux éléments (les eaux séparées de la terre ferme, le ciel de la terre, etc.). Loin d'être, comme on a pu le penser, un frein au développement du savoir humain, c'est un rappel du fait que l'être humain a des limites, qu'il n'est pas Dieu ou juge suprême du « bien et du mal ». Une Parole le précède, parole créatrice qui a ordonné l'univers.

Tout en étant gérant de la création et de ses relations avec elle, l'homme fait lui-même partie de cette création, et en tant que tel, il doit reconnaître ses limites. L'univers entier lui est confié, mais les jugements qu'il prononce sont toujours au nom d'un Autre, qui l'a créé libre et responsable mais non maître absolu. En outre, du fait même de la nature relationnelle de son « être au monde », sa liberté et sa responsabilité sont liées à celles des autres.

En poursuivant la lecture de la Genèse, on en arrive au récit de la « chute ». Est décrit, encore une fois sous forme narrative, l'état dans lequel se trouve l'être humain qui n'a pas été en mesure de maîtriser ses relations et où un élément inquiétant et séducteur est venu perturber son équilibre fragile. Ainsi apparaît, dès l'origine, cette part d'ombre qui semble bien être un des éléments constitutifs de l'homme et qui fait qu'il refuse les limites et les outre passe. Tout occupé à conquérir le monde qui l'entoure, il oublie son statut de créature et se laisse emporter par une force qui le porte à prendre le pouvoir, à asservir plutôt qu'à gérer, à refuser d'admettre qu'il a des comptes à rendre.

Le récit biblique incarne ce principe dans la figure du serpent - que l'on retrouvera dans les Evangiles sous le nom de Satan ou du diable. Quand, dans le récit, Dieu demande : « Où es-tu ? Qu'as-tu fait ? », les dialogues qui suivent montrent que, loin d'assumer la responsabilité

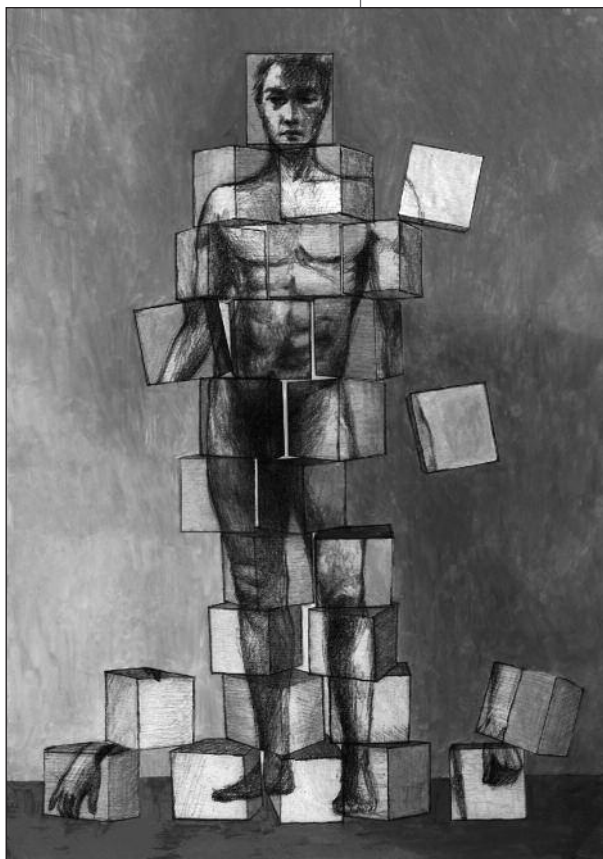
de leurs actes, l'homme, puis la femme, la rejettent sur l'autre - la femme, le serpent (Gn 3,9-13). Ne trouve-t-on pas des exemples de ce besoin de se justifier dans toutes les situations où il s'agit de rendre compte d'actes prohibés, où on invoque la chaîne des commandements, des loyautés plus ou moins assumées et contradictoires ?

Perte d'intégrité, perte d'intégralité

On connaît la suite du récit biblique (Gn 4). A la génération suivante, une même question sera posée à Caïn : « Où est ton frère Abel ? » Il tentera alors de se dégager de toute responsabilité à l'égard de son frère : « Suis-je le gardien de mon frère ? » En le tuant, Caïn, habité par la jalousie et la violence, a coupé un lien essentiel : il s'en est pris à la vie de l'autre, à son corps. Or, lorsque la Bible parle de l'être humain créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, il ne s'agit pas seulement de sa spiritualité mais aussi de sa matérialité corporelle.

Sans entrer dans des considérations qui ont fait l'objet de grandes controverses théologiques, nous nous demanderons ce que nous dit à ce sujet le fait que Dieu se soit approché de l'humanité en la personne du Christ, par l'Incarnation. Toute l'activité de Jésus, ses guérisons, ce qu'il dit du Royaume de Dieu et les prophéties auxquelles il se réfère, montrent qu'il a le souci de l'intégralité de l'être humain et de ses souffrances aussi bien physiques que spirituelles. Attenter à cette intégralité revient donc toujours à laisser agir les forces de l'ombre, et ce n'est donc pas par hasard que l'Evangile dit de la plupart des malades que Jésus guérit, qu'ils sont torturés par des esprits mauvais. Les guérisons sont une nouvelle victoire sur les forces du chaos.

Pour revenir à Caïn, nous le voyons conscient de ce qu'il a commis, habité par la peur de ses semblables : le cycle de la vengeance est une menace à laquelle il croit échapper en fuyant. A ses propres yeux, le fait d'avoir attenté à la vie de l'autre l'a retranché en quelque sorte de la communauté humaine. Une même réflexion apparaît dans un texte émanant d'un séminaire du COE sur *La recherche d'une paix durable en Afrique* (2004), au sujet du génocide du Rwanda : « Les auteurs des massacres ont tué leur propre humanité et coupé leur relation avec Dieu avant même d'ôter la vie à d'autres êtres humains. » Il en va de même de la torture qui « déshumanise » le tortionnaire et ses commanditaires tout autant que les victimes.



Mais ce constat ne constitue pas la conclusion définitive : Dieu, en effet, dans notre récit, pose un signe, le « signe de Caïn », sur le meurtrier. Loin d'être comme on le pense parfois une marque d'infamie et de malédiction, c'est un signe qui doit protéger Caïn et lui permettre de vivre. A tous, l'avertissement est donné : on ne portera pas la main sur Caïn, on ne le tuera pas. Même lui, le meurtrier, a droit à la vie et personne ne sera autorisé à la lui prendre ni à le molester, sous peine de terribles conséquences. Sa vie a de la valeur et l'ordre social doit être préservé. Là encore, on ne laissera pas le chaos prendre le dessus.

Qu'un seul périsse !

Le mépris de la vie et de la dignité de toute personne, même de celle de l'assassin et du tortionnaire, correspond à cette part de chaos qui fait qu'un être humain s'érige en juge suprême de ce qui est humain et de ce qui ne l'est pas. L'autre, qui lui fait de l'ombre, qu'il envie, est devenu l'ennemi à abattre. Celui dont le comportement est jugé déviant perd aux yeux de son bourreau son visage humain et rien ne s'oppose plus alors à ce qu'on le dégrade, le torture, qu'on cesse de le considérer comme humain, et cela à des fins jugées utiles, méritoires pour le reste de la société.

Il est significatif que, durant des siècles, la torture n'ait été infligée qu'à des gens jugés inférieurs, à qui le système de valeurs sociales déniait toute dignité, tout honneur : esclaves, non citoyens, « classes inférieures », en bref, les « riens du tout ». Ceux qui l'infligeaient ou l'ordonnaient estimaient qu'ils tenaient là un moyen d'asseoir un pouvoir, d'obtenir des preuves de crimes réels ou supposés, et que seul comptait le but recherché : garantir la sécurité et maintenir

l'ordre établi. En va-t-il autrement de nos jours ? La pratique ou même les débats qui ont lieu encore au sujet des « interrogatoires musclés », dans le cadre de la lutte contre le terrorisme notamment, ne reprennent-ils pas des justifications de ce genre ?

Un exemple éminent de cette attitude se trouve dans l'Evangile de Jean. Les chefs religieux sont depuis longtemps exaspérés par la popularité dont Jésus jouit auprès des gens du peuple. Ils y voient un danger pour leur crédibilité auprès des autorités romaines. Jésus est un gêneur. Il a débusqué l'hypocrisie des puissants de son temps, il a tenu des propos jugés blasphématoires et mis en péril, aux yeux des dignitaires religieux, l'édifice de l'ordre qu'ils défendent.

L'épisode (Jn 11,45-53) se situe après que Jésus ait rappelé Lazare à la vie. La Pâque approche, et comme lors de toutes les fêtes qui attirent des foules à Jérusalem, le pouvoir romain redoute les émeutes et les autorités du Temple s'inquiètent des mesures que les Romains pourraient prendre contre le peuple. Jean rend compte d'une réunion des autorités du Temple : prêtres et pharisiens ne savent que faire dans cette situation explosive. Caïphe, le Grand Prêtre, propose alors de se débarrasser de Jésus. Son souci est d'éviter une intervention de l'occupant romain et d'assurer la sécurité et l'ordre : « C'est votre avantage qu'un seul homme meure pour le peuple » (11,50). L'argument est bien connu, il surgit dans toutes les situations d'urgence et est encore invoqué de nos jours pour décréter des mesures d'exception, des restrictions apportées aux libertés civiques, pour infliger des traitements inhumains, la torture même.

On reconnaît dans le propos de Caïphe, le calcul d'une autorité qui n'hésite pas à disposer de la vie - de la dignité, de l'intégrité - d'un être humain au profit de

valeurs jugées supérieures. Il est utile, dit-il, « avantageux », pour le peuple, pour la sécurité, pour notre pouvoir et notre autorité, que cet homme disparaisse. Qu'est-ce qu'un seul en regard de la foule ? On est dans la logique du nombre, dans celle du pouvoir.

Raisonner de la sorte, c'est admettre qu'un être humain puisse faire l'objet d'un marché, lui dénier sa valeur propre et décider qu'il peut être sacrifié. C'est s'ériger en maître absolu de la vie et de la mort, et par conséquent usurper une place qui n'appartient qu'à Dieu.

Dévolement du pouvoir

On connaît la suite, le déroulement du procès sommaire de Jésus, les faux témoins, sa condamnation et son exécution. Jean l'évangéliste ajoute après coup un commentaire sur le propos de Caïphe : sans le savoir, celui-ci a prononcé une parole prophétique dans laquelle les croyants reconnaîtront le sens profond de la mort de Jésus. C'est là un miroir de ce que l'être humain est prêt à accepter et à faire lorsqu'il perd de vue l'humanité qu'il a en commun avec sa victime. L'Evangile dévoile l'image véritable de Dieu en la personne de Jésus, qui a assumé l'humanité jusqu'à l'extrémité et qui, dans la réalité de la croix, démasque les jeux de pouvoir et leur violence. Caïphe reprochait à ses pairs de ne pas comprendre la situation : « Vous n'y comprenez rien » - littéralement, « vous raisonnez mal ». Dans la perspective d'une certaine politique, il est effectivement habile et raisonnable. Mais c'est le type même d'une pensée dévoyée, parce qu'elle ne tient pas compte de ce qui fait l'essence commune de l'humanité ni des limites qui sont celles du jugement humain. Aucune justification, à aucune époque, n'y changera rien.

C'est encore dans l'Evangile de Jean (8,3-11) que nous voyons Jésus confronté à une série de juges religieux qui lui amènent une femme adultère. La loi prévoyait dans ce cas la lapidation. Ils veulent le pousser à prendre position - le « mettre à l'épreuve », dit le texte. Mais lui n'entre pas dans cette logique de la culpabilité et de la peine. Au contraire, il les met face à eux-mêmes : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre » (8,7). En d'autres termes, ils sont mis en demeure de reconnaître leur propre statut d'êtres nécessairement imparfaits et qui n'ont pas droit de vie ou de mort sur autrui. Par ailleurs, Jésus permet à la femme de recommencer une existence, de réintégrer la communauté humaine dont le jugement, tel qu'il allait être exécuté, était sur le point de l'exclure.

Pour les chrétiens, l'interdiction absolue de la torture est donc plus qu'une simple prescription juridique. Elle s'enracine dans ce qui fait l'essence même de notre humanité, de notre statut d'êtres faits pour la relation, qui ne disposent pas du pouvoir de décider qui est humain et qui ne l'est pas. La parabole du jugement dernier (Mt 25,31-46) rappelle ainsi que la manière dont nous secourons ou négligeons « les plus petits » de nos frères inscrit la relation que nous avons avec autrui dans celle qui nous lie au Christ, lui qui s'est totalement identifié à l'humanité.

Cl. Ch.

Les trois Maritain

●●● **Marie-Luce Dayer**, Genève
Enseignante et écrivain

Jacques et Raïssa Maritain incarnent un couple phare de la vie intellectuelle et spirituelle française de la première moitié du XX^e siècle. Une troisième personne, moins connue, a partagé leur destin commun, Vera, la sœur de Raïssa. Un livre s'emploie à la mettre en lumière.

L'histoire pourrait commencer ainsi. Sur la rive droite de la vallée, naquirent vers la fin du XIX^e siècle deux sœurs dont l'affection qui les lia fut grande. Sur la rive gauche, un garçon vit le jour à peu près à la même époque. Les deux fillettes formèrent un ruisseau qui dévala la montagne. Le garçon en fit de même de son côté. Quand ils atteignirent le fond de la vallée, ils rencontrèrent une rivière et leurs eaux se mêlèrent. Tout au long de leur parcours, d'autres ruisseaux se joignirent à leurs eaux, puis la rivière devint fleuve et là encore des eaux multiples se rejoignirent... jusqu'à la mer. Les deux fillettes s'appelaient Raïssa et Vera Oumançoff, le garçon Jacques Maritain. Nées en Russie, sur les bords de la mer d'Azov, Raïssa et Vera appartenaient à une communauté juive formée d'artisans et de petits commerçants. L'observance religieuse y était strictement suivie et chaque moment de l'existence rythmé par les prescriptions bibliques.

Durant leur vie entière, les deux sœurs devaient se souvenir de ce climat dans lequel elles avaient vécu, de la beauté de la musique qui accompagnait la vie des juifs de l'Est, que ce soit dans les chants sacrés de la synagogue ou dans les chants profanes, et surtout de l'atmosphère particulière des sabbats et des bougies dont les lumières se reflétaient sur les visages.

Et puis un jour, elles quittèrent cette maison si douce pour se retrouver à Paris où leur père exilé avait ouvert un atelier de couture. Nouvelle culture... nouvelle langue... nouvelle vie. Elles s'y adaptè-

rent fort bien. L'aînée poursuivit des études supérieures, tandis que la seconde, atteinte de tuberculose pulmonaire, dut les interrompre. C'est à la Sorbonne que Raïssa, l'aînée, rencontra Jacques Maritain. Ce fut le début de l'extraordinaire aventure de ce couple auprès duquel Vera, la seconde, vivra sa vie entière.

Conversions

Jacques Maritain est le petit-fils de Jules Favre, académicien, sénateur, avocat célèbre et défenseur des classes populaires. Etudiant brillant, ardent, assoiffé de vérité, il trouvera en Raïssa la compagne idéale, même si la santé de cette dernière fut fragile et délicate. Une santé dont la sœur prendra soin tel un ange gardien.

Parmi les premiers auteurs qui ont influencé les jeunes femmes, citons Maeterlinck dont la sensibilité mélancolique raviva en elles la perception de la dimension spirituelle du réel et les prépara à la rencontre de Léon Bloy. A cette époque, elles vivaient dans un milieu sans enseignement religieux. Les parents avaient abandonné toute pratique et Raïssa avait perdu la foi au cours de son adolescence. Temps de désespérance où l'avaient amenée le scepticisme et le relativisme de la Sorbonne.

C'est alors que partant d'une phrase de Maeterlinck, les deux sœurs et Jacques Maritain se mirent à lire Léon Bloy, et tout bascula pour eux. Ce furent les premiers pas vers la conversion et le baptême pour

les deux sœurs. Bloy raconte avoir été impressionné par Raïssa, la « délicieuse petite juive », et il lui voua une vive prédilection. Il était comme ébloui par sa fragilité délicate et par ses dons d'intelligence et de poésie.

Les parents Oumançoff accueillirent les baptêmes comme une trahison insupportable et la mère de Jacques, apprenant son adhésion au christianisme, fut horriblement déçue, voyant dans sa conversion un reniement des idéaux qui animaient la tradition familiale.

Les trois Maritain se mirent avec enthousiasme et ténacité à s'aider mutuellement afin de progresser dans la vie intérieure et à croître dans la charité, avec simplicité et bonne humeur. Leurs journées étaient scandées par la prière, le travail et l'étude. Sorte de vie monastique, encouragés qu'ils furent par la rencontre des Bénédictins qui les aideront à comprendre leur vocation : celle de laïcs engagés dans le monde, au service du Royaume.

Nous sommes dans les années d'avant-guerre (celle de 1914). Jacques fréquente Péguy, qui lui aussi a retrouvé le chemin de la foi, il rencontre les moines de Solesmes, de nombreux prêtres avec qui il réfléchit sur la couleur à donner à sa vie et à celle des deux sœurs. On prononce des mots comme : communauté, service de l'Eglise, oblats, vie intellectuelle et contemplative, goût pour les usages monastiques.

Des années difficiles surgissent : discussions pénibles avec la mère de Jacques, tensions avec Péguy, difficultés financières, mort d'Ilia Oumançoff qui demanda lui aussi le baptême. M^{me} Oumançoff va dès lors vivre auprès de ses enfants et Jacques devient professeur de philosophie au Collège Stanislas à Paris. C'est alors qu'éclate la guerre. Jacques est temporairement réformé et les deux sœurs vont de maladie en maladie.

En 1919, les Maritain s'installent à Versailles. Leur vie se complique car Jacques reçoit de plus en plus de visites et sa correspondance est très lourde. L'oratoire qu'ils ont créé devient un lieu de prière et ils obtiennent de Rome l'autorisation d'y faire célébrer la messe. Artistes, poètes, peintres, intellectuels sont attirés par le philosophe, par sa pensée et par sa réputation grandissante. Citons parmi tant d'autres, Henri Ghéon, le prince Ghika, le théologien Charles Journet, Charles Ferdinand Ramuz, Louis Massignon, le Père Garrigou-Lagrange. Tous sont reçus dans un foyer familial chaleureux et aimant.

Cercles thomistes

Sur ce modèle, d'autres cercles d'études s'organiseront en Angleterre, en Belgique et en Suisse. A Meudon, où les Maritain s'installent après Versailles, il y eut des retraites annuelles auxquelles participèrent jusqu'à trois cent personnes venues de plusieurs pays européens et c'est Vera qui en porta toute l'organisation.

Ces retraites des Cercles thomistes, comme on les appelait, eurent un énorme succès et la liste des personnalités qui les fréquentèrent serait trop longue à donner. Citons tout de même le peintre Jean Hugo, Jean Daniélou, qui devint jésuite puis cardinal, les écrivains François Mauriac et Julien Green, les poètes Jean Cocteau, Max Jacob, Pierre Reverdy et Mercedes de Gournay, le peintre Severini et toute sa famille, Charles Du Bos, Hélène Iswolski, les époux Grunélius et beaucoup d'autres encore. Durant toutes ces années, l'esprit qui animait ce cercle fut tel qu'il attira des êtres en recherche et le nombre de « conversions » et de baptêmes ne fit que croître.

Nora Possenti,
*Les trois Maritain,
la présence de Vera
dans le monde de
Jacques et Raïssa,
Parole et Silence,
Paris 2006, 415 p.*

Années troubles

En 1938, Jacques obtint un poste à New York où ils vécurent toute la guerre et recréèrent, au 30 de la Fifth Avenue, un peu de ce qu'avait été Meudon : même atmosphère, même hospitalité, marquées cependant par la tristesse de l'exil. On rencontre parmi les hôtes, Chagall, Sigrid Unset, Vladimir Jankélévitch, Arthur Lourié, Elisabeth de Miribel, Milosz (futur prix Nobel), Simone Weil. Jacques s'implique dans les émissions radiophoniques de *La voix de l'Amérique* et y lit un jour un poème de Raïssa qu'il présenta comme une *Prière pour le peuple de Dieu*.

Pendant ces années troublées, l'amitié occupa une grande place dans la vie des Maritain. C'est à cette époque que Raïssa publia *Les grandes amitiés* et que Jacques devint, en tant que philosophe, le flambeau de « la résistance spirituelle ».

En 1944, il rencontre De Gaulle qui l'invite à accepter le poste d'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège. On quitte à regret New York pour Rome, Palais Taverna, où les deux sœurs vont mener une vie plutôt retirée.

En 1946, c'est le retour en France : d'autres publications, la rencontre avec Monseigneur Montini (futur Paul VI), la fréquentation d'une petite communauté dite « porcellino » qu'Emmanuel Mounier côtoie aussi. Et puis, en 1948, Jacques, à qui on n'a offert aucune proposition concrète pour une mission en France, accepte un poste à Princeton, aux États-Unis.

A nouveau, comme autrefois, de nombreux hôtes se retrouvent dans leur cottage. Mais à Rome, dans la curie, se développe un courant anti-maritain et le livre *Humanisme intégral* sera refusé de réédition en Italie. A cette incompréhension et aux soucis qui en découlèrent, s'ajoutèrent encore des maladies. Véra fera un infarctus qui la clouera au lit pendant des mois et la conduira de l'autre côté du visible en janvier 1960. Raïssa ne lui survivra pas longtemps. Voyageant en France, elle y mourut en novembre de la même année.

Jacques vivra encore douze ans, retiré comme un ermite, travaillant beaucoup et publiant de nombreux ouvrages. Il partagera sa vie avec les Petits frères de la fraternité de Toulouse et mourra un matin, frappé d'une syncope. Son dernier mot fut « merci ».

C'est ce mot que je voudrais reprendre et l'adresser à l'auteur de ce livre. Livre admirable qu'elle a orienté sur Véra, cette sœur qui sembla vivre dans l'ombre de deux grands esprits, mais qui n'en fut pas moins une personnalité extraordinaire dont la spiritualité la hissa, elle aussi, au rang des plus grands.

M.-L. D.

A nos abonné(e)s

Dons, abonnements, vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité, et nous vous en remercions très chaleureusement. Vous pouvez aussi nous soutenir en faisant connaître votre revue, en incitant vos connaissances à s'y abonner ou en leur offrant

un abonnement à *choisir*

Renseignements :

Geneviève Rosset, administration de *choisir*, 18, r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge ☎ 022/827 46 76

Allumer les étoiles de Compostelle

... Marie-Thérèse Bouchardy, Genève

chronique

Un désir a germé, un désir a pris racine à la charnière d'une nécessité de prendre le large, d'aller au bout de son rêve et de partir à la découverte de ce que la mémoire avait accumulé au cours de lectures et de visites partielles sur le terrain. Projeter de marcher pendant des jours, sans entraînement spécifique ; n'emporter que l'unique nécessaire, sentir la terre par la plante des pieds, croiser d'autres chemins, tester son endurance... le défi était à relever ! Partir pour échapper à la routine, pour redonner force à l'enthousiasme, à l'émerveillement et à l'imagination !

« La terre est un palimpseste gratté et retravaillé à chaque génération par les gribouillages du piétinement. »¹ Comme une cicatrice au milieu des champs et des bois, comme un sillage de traces, de pas et d'empreintes, le chemin permet à la nature de germer, fleurir, se couvrir d'herbes et d'arbres. Barrières et fils de fer barbelé canalisent-ils les piétons ou protègent-ils les vaches ?

Le chemin libère le paysage comme il libère notre regard. Le suivre, c'est faire confiance à tous ceux qui l'ont emprunté. Et nous savons qu'il nous mènera où

nous voulons, en résistant à l'appel des vagabondages dans les pâturages ou le long des rivières qui serpentent paresseusement. Le GR 65,² qui est le fil conducteur du Chemin, est si bien balisé qu'il est impossible de se perdre, sauf étourderie passagère ! Le chemin fait avancer. Il promet un ailleurs plus grand que nos désirs. Il appartient à tous et à personne.

Entre histoire et légende

Marcher vers Compostelle n'est pas randonner autour du lac de Joux ! Tout voyageur qui part porte en lui un lieu qu'il connaît sans le connaître, un point précis où l'errance rejoint le souvenir, où le rêve se mesure au risque de la réalité. On ne fréquente pas impunément certains livres, certains lieux. Tôt ou tard, la source du silence et de la solitude irrigue des lieux inconnus et chargés de symboles.

Chemin de Compostelle ? Celui qui a donné son nom au Chemin, Jacques, frère de Jean, fils de Zébédée, est celui-là même qu'Hérode a arrêté et mis à mort (Ac 2,1-3). Tout le reste est légende : la barque et son corps à la dérive jusqu'aux côtes de la Galice ; la découverte d'une tombe à l'aube du IX^e siècle ; le miracle d'une victoire où saint Jacques devient le *Matamore* (« tueur de Maures »), symbole de la lutte contre les musulmans chassés peu à peu d'Es-

En septembre 2006, deux amies marchent sur le Chemin de Compostelle, entre Le Puy et Conques. Un défi, un rêve vieux de 30 ans : partir !

1 • Sylvain Tesson, *Petit traité de l'immensité du monde*. Des Equateurs, Sainte-Marguerite-sur-Mer 2005, p. 87.

2 • GR : chemin de grande randonnée. Le GR 65 est celui qui part de Conques jusqu'à la frontière espagnole, en direction de Saint-Jacques-de-Compostelle.

pagne lors de la *Reconquista*, et tous ces « miracles » racontés par les pèlerins le long du chemin...

C'est la foi des bâtisseurs de cathédrales qui va initier, comme un appel d'air, la route qui va drainer les pèlerins à travers toute l'Europe : suivre la Voie lactée jusqu'à Santiago de Compostela, *campus stellae*, « champ de l'étoile ». Chemin pavé d'étoiles qui brillent au firmament, qui jalonnent la route en de multiples églises, qui étincellent dans les rencontres humaines comme des étoiles filantes...

Le chemin est « habité » des attentions des riverains : un thermos chaud avec thé et café ; une indication de point d'eau ou de repas rapide ; souhait en passant de « bon chemin »... Il rapproche celles et ceux qui l'empruntent, se doublent et se redoublent ou se retrouvent au repas du soir. En quelques mots, on découvre que la personne à l'accent étranger est en fait une compatriote qui relie chaque année Coire à Saint-Jacques en plusieurs étapes ! Et cela fait onze siècles que l'usage du chemin est le témoin du pèlerinage.

Nous avons fait une rencontre intéressante au pied d'un calvaire en granit sculpté. L'homme qui promenait ses chiens, voyant que nous nous intéressions au site, nous entreprend sur les radiations du granit après le réchauffement du soleil, sur la présence de mines d'uranium dans la région, sur la radioactivité des sources avant le lever du soleil, sur les angles de la croix orientés selon la lumière des solstices et des équinoxes... Et même si nous ne sommes pas sur le chemin historique des pèlerins qui passaient plus au nord, traversant la rivière sur une barque, peu importe. Ici circulaient les hommes à cheval. C'est la voie romaine d'Agrippa qui passe au village suivant de Grazières-Mages. « Mages »

comme peut-être ces lettrés, ceux qui ont une certaine connaissance comme notre interlocuteur ?

Emerveillement

La géographie est variée : des sites volcaniques du Velay, nous passons au granit de Margeride, puis aux immenses pâturages sur une épaisse coulée de basalte d'Aubrac où descendent les « drailles », les voies de transhumance. Les paysages ouverts aux vastes horizons dilatent notre appétit d'avancer et nous donnent des ailes. Prendre la couleur du temps, résonner de toutes les vibrations, fuir avec la plaine ou dans l'ondulation des collines, s'élever avec la montagne ou plonger dans la gorge, profiter de l'interstice entre deux nuages enserrant un rayon de soleil... il n'y a rien à expliquer, rien à justifier, rien à prouver. Du premier pas naît le suivant, dans la gratuité, la confiance, la patience, dans l'imprévu et la vulnérabilité. La lenteur, enfin la lenteur ! Et l'ivresse du départ chaque matin !

La seule réalité est le chemin, rendez-vous quotidien, exercice spirituel où le temps creuse l'espace pour rejoindre le cœur. On se laisse respirer, aspirer dans un sentiment de l'inutile, du gratuit, du dérisoire. On se laisse émerveiller par la beauté des plus petites choses. « Chercher les choses fugitives, voire immatérielles, ces "presque riens" qui pourtant font le presque tout du voyage. »³ Même sous la pluie, il y a toujours des oasis de couleurs plus intenses. Les paysages sont le tissage des reflets intérieurs.

3 • **Simon Krug**, *Le regard sur le monde de quelques artistes voyageurs*. Mémoire de fin d'études 2001.

En cette saison encore lumineuse, les fleurs en ordre dispersé s'illuminent au bord du chemin. Les colchiques chantent l'automne, les églantiers exposent des myriades de cynorhodons rouges, les épilobes survivent à l'été. Les plantes sauvages comestibles sortent de leur anonymat pour donner du goût à nos sandwiches. Les sorbiers éclatent de lumière, les bruyères sont encore en fleurs. Eglantines, aubépines ; routes goudronnées, allées empierrées, chemins creux dans les châtaigniers, bois de hêtres... Lorsque le brouillard tient secrète la musique de la vie, elle se répand comme une rosée captive de nombreuses toiles d'araignées, accrochées comme des hamacs aux genêts. Chaque mètre se dévoile peu à peu en progressant.

Il y a un élément très important qui a stimulé ma marche : la curiosité. On n'est jamais assez cultivé et assez curieux ! Plus le paysage est varié, plus les sites d'art roman sont nombreux, et plus le temps semble avancer vite et l'étape se raccourcir. L'émerveillement est un moteur. C'est mon amour pour l'art roman qui avait fait surgir le rêve du chemin. Quand les Rois Mages vous accueillent sur la façade de l'église de Perse ou que le Christ de Conques, dans un geste ample, relie de ses bras les félicités et les enfers de ce monde, comment ne pas être ému de ces leçons qui ont traversé les siècles ? Quand l'art roman utilise des symboles antérieurs, c'est une remontée dans le temps qui donne le vertige : c'est ainsi que j'ai compté plus d'une dizaine de sirènes sur la façade ou sur des chapiteaux d'églises.

Marcher, écrire, méditer

Avaler le chemin, le transformer en étonnement sur soi-même est une alchimie incontrôlable qui élargit le paysage mental, qui ouvre l'horizon au-delà de la lucarne étroite de l'esprit. Avancer empêche de s'enliser, de stagner dans l'immobilisme. « Purger la vie avant de la garnir » (Nicolas Bouvier), c'est aussi user son ego au granit des cathédrales ! Marcher est une première jouissance.

« Tout être qui a deux pieds peut voyager, mais il ne suffit pas d'avoir deux mains pour écrire ; cela est bien connu. »⁴ En écrivant, je découvre un champ d'espace plus grand. Par l'écriture, j'ai envie de faire rentrer dans ma lucarne tout un champ d'expérience. Le Puy, Nasbinals, Perse, Bessuéjols, Conques... Comme des fruits mûrs, la route les cueille entre soleil et étoiles, entre terre et ciel. Entre voyage et écriture vibrent la résistance et la densité des mots.

Le voyage aiguisé l'écriture. Il y a toujours une page blanche à traverser. Sons, images, sensations, émotions sont des geysers de profusion, d'inouï, d'émerveillement. L'écriture vide les trop-pleins, décante les bouillonnements intérieurs. Elle dilue distance et séparation, réconcilie espace et temps éclatés, organise le chaos des paradoxes. Elle fait vibrer le silence, jaillir les étincelles de la vie, densifie le présent.

L'écriture aiguisé le sens du voyage. Les mots alignés, reliés se font moyens de locomotion pour atteindre l'asymptote de l'horizon. La phrase libère l'énergie de l'impossible quête des mots surgis du voyage intérieur. Elle fait éclore les fleurs cachées, déchiffre des chemins inconnus. Dans la solitude et le silence, elle est le levain dans la pâte. Elle dit l'impossible quête. Ecrire pour franchir des étapes, pour semer des questions comme des graines pour les moissons

4 • Saratchandra Chatterji, *Skrikanta*, Stock, Paris 1930, p. 22.

futures, comme les pierres d'angle des fondements à venir.

Ecrire, c'est développer le ressenti, le sentiment, être attentive à l'émotion, non pour donner des leçons ou une somme de connaissances. Les auteurs des guides sont plus compétents ! Ecrire est une deuxième jouissance.

Echouée sur la rive du papier, l'expérience de la marche épouse celle de la méditation. Chaque étape est un nouveau cri de naissance, chaque voyage est passage de l'individuel à l'universel, « de la diversité du visible à l'unité de l'invisible » (Georges Haldas). Avant de partir, je me suis défendue de vouloir faire un « pèlerinage », trouvant à ce terme une connotation trop rattachée à une religion... Mais y a-t-il un mot plus adapté à cette démarche vers soi-même, cette terre inconnue au-delà de l'ego et de l'individualité ? La quête peut-être. La marche se fait démarche et rejoint l'expérience spirituelle universelle d'une humanité en route vers « l'autre rive ». Sur le Chemin de Compostelle, dans la trace des milliers de pèlerins qui l'ont précédé, le marcheur, emporté par de multiples raisons, trouve en lui son propre chemin vers l'Occident, vers la finitude, « l'impermanence », la mort. Dans le sillage du soleil, dans le déroulement de sa vie, l'ombre du matin le précède, celle du soir le suit. Ce chemin spirituel est une quête vers un horizon toujours repoussé au-delà, une quête d'un nouveau souffle, d'un nouvel espace intérieur, une quête de transparence, de libération des conditionnements, de lâcher prise.

Stabilité et avance, urgence et lenteur du temps, sérénité et émotion esthétique : les routes du monde sont les fils qui se tissent sur la trame de la marche, de l'écriture et de la méditation, autour d'un dénominateur commun : l'attention « tendue comme un rai de lumière » (Christian Bobin), l'ouverture à tout ce

qui est donné au moment présent. Méditer est une troisième jouissance.

Un autre ailleurs

Arriver ? Non, car un plus loin attend toujours ! Une terre inconnue toujours derrière l'horizon ! Et les mois ne cessent d'être gorgés de ces expériences. C'est pourtant au retour que se dit la vérité de la démarche.

Après le calme et la paix de la « France profonde », loin des tumultes des médias, la respiration s'est faite large et paisible. N'ayant pas souffert des maux que chaque marcheur bien intentionné énumère aux néophytes (ampoules, tendinites et autres...), nous avons éprouvé un sentiment de liberté, une incroyable légèreté. « Avance et tu seras libre », a calligraphié l'artiste d'Estaing. A chaque pas, le courage d'avancer, à chaque pas, un signe susceptible d'un nouvel élan. Soleil ou pluie, joies ou pleurs, peu importe ! On avance. Le chemin terrestre est en correspondance avec le chemin intérieur, très varié dans ses difficultés, ses montées et ses descentes, son ouverture à l'infini ou ses enfermements. Le désir de repartir fourmille dans les jambes !

Et comment ne pas citer Nicolas Bouvier, cet écrivain voyageur qui a gavé mes heures de lecture, de désirs de partir et d'écrire ? « Désormais, c'est un autre ailleurs qui ne dit pas son nom, dans d'autres souffles et d'autres plaines qu'il te faudra plus léger que boule de chardon disparaître en silence en retrouvant le vent des routes. »⁵

M.-Th. B.

5 • *Morte saison. Œuvres complètes*, Gallimard, Paris 2004, p. 872.

Des fidèles déçus

Ainsi les prélats de l'Eglise catholique d'Italie se sont réunis dernièrement pour essayer de remédier à la désaffection croissante des fidèles : moins de mariages, moins de baptêmes, moins de fréquentation de la messe. Quelques propositions ont été faites, entre autres : condamner plus sévèrement l'homosexualité, l'avortement, le concubinat et remettre à l'ordre du jour la messe en latin. On croit rêver !

Dans leur grande majorité, les fidèles d'aujourd'hui demandent davantage d'ouverture, davantage d'œcuménisme, davantage de tolérance envers les homosexuels et la possibilité de se marier pour les prêtres qui le désirent. Ils ne demandent pas à l'Eglise catholique d'approu-

ver l'avortement mais d'avoir une attitude plus nuancée en la matière.

Il est fort à craindre que les mesures envisagées aillent à fin contraire. La désaffection des fidèles sera plus forte encore et l'institution perdra encore davantage de crédibilité.

Je me compte parmi les chrétiens tristes et très déçus de cette attitude de fermeture et de repli sur soi de l'institution. La plupart de mes proches et amis le sont également et désertent eux aussi les lieux d'Eglise. Le Vatican ne pourra bientôt plus compter que sur les ultra conservateurs, les intégristes, les membres de l'Opus Dei, les adeptes d'Ecône et autres fidèles asservis à sa cause et - heureusement ! - très minoritaires. A quand un nouveau concile ?

Anne-Claire Schmid, Montreux

10 décembre

Journée internationale des droits humains



Offrir de la liberté.

Soutenez les victimes de violations des droits humains en achetant une «Bougie de la Liberté».



Amnesty International

Pour les commander:
www.amnesty.ch

Fraternité

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.,** Fribourg

Dans Paris,
de Christophe
Honoré

Le film de Christophe Honoré, *Dans Paris*, semble aller en tout sens, reprenant les thèmes et l'esthétique de la « Nouvelle vague », et se situant clairement du côté du premier Godard, de Truffaut ou de Demy. Brouillon, comme la vie elle-même, il nous emmène dans le Paris actuel, nocturne et diurne, au travers des relations familiales et amoureuses, dans un dédain adolescent des contraintes matérielles. Mais l'œuvre trouve son unité, sans cesse menacée, dans le rapport étroit de deux frères. Dans *Frère du précédent*, le psychanalyste Jean-Bertrand Pontalis a récemment disséqué la complexité et la richesse du couple fraternel : le film semble lui faire écho.

Paul, l'aîné, enfermé et douloureux, traverse une profonde dépression à la suite d'une rupture amoureuse qui le mène jusqu'à une romantique et presque onirique tentative de suicide ; l'autre, le cadet, encore étudiant, c'est Jonathan, dit Jo, décontracté et jubilatoire, Don Juan compulsif qui va essayer de sortir son frère de son marasme. Ces deux jeunes hommes sont incarnés par Romain Juris et Louis Garrel, acteurs d'une beauté non convenue, autour desquels l'œuvre est visiblement bâtie.

Passivité morne et dolente de Paul, qui ne veut pas sortir ni même quitter la chambre que Jo lui a temporairement prêtée. Excitation de Jo qui traverse Paris à pied, courant, dansant presque, d'un amour à l'autre, sans cesser de penser à son frère qu'il appelle au télé-

phone. Ces deux caractères différents, presque contradictoires, ont fait surgir, dès l'enfance apparemment, une relation d'aide mutuelle, inconditionnelle, touchante et inédite puisqu'elle semble défier l'antique antagonisme de Caïn et d'Abel.

Au-delà du ludique et du descriptif, l'œuvre de Christophe Honoré, qui a commencé par l'écriture littéraire, est une interrogation sur ce qui compte vraiment, lui donnant sa gravité au sens premier. Louis Garrel, qui s'inspire explicitement du jeu de Jean-Pierre Léaud, a une magnifique formule dans l'entretien organisé par les *Cahiers du cinéma* (octobre 2006) : « On s'est dit (avec R. Juris) qu'être frères, c'était partager une inquiétude. » Le terme est bien choisi car il ne s'agit pas d'analyser théoriquement un mal de vivre, mais d'essayer d'approprié ensemble, ou de traverser, une peur diffuse, confuse, qui se dérobe. Au fond, un frère est celui qui donne du courage.

La Suisse, terre d'accueil

Ce frère qui convole dans *Mon frère se marie*, le premier film de fiction réalisé par Jean-Stéphane Bron - qui s'était fait connaître en particulier par *Le génie helvétique* -, c'est Vinh, qui a fui le Vietnam il y a une vingtaine d'années en prenant place sur un de ces bateaux dont la traversée pouvait être tragique. Il a été adopté par ses parents suisses

Mon frère se marie,
de Jean-
Stéphane Bron

mais plus encore par son frère et sa sœur. Cette affection est au cœur de ce film qui sait doser à merveille l'émotion, la drôlerie et parfois le drame.

Vinh a gardé contact avec sa famille vietnamienne et il est même retourné dans son pays. On sait l'importance que revêt en Asie la famille et il n'a pas osé révéler qu'en Suisse, ses parents ont divorcé et que son frère et sa sœur n'ont pas de bons rapports entre eux, même si tout le monde s'entend pour envoyer chaque année une carte de vœux au Vietnam pour manifester que le bonheur et l'union règnent chez les Depierraz.

En apparence totalement occidentalisé, Vinh va se marier ; mais voilà que les temps ont changé et que sa mère et son oncle vont pouvoir assister à la cérémonie. Dès lors, ou la vérité va éclater, ce qui sera désolant pour la parenté vietnamienne, ou bien il va falloir faire semblant, au moins pour le temps du mariage... Après une répétition générale, vite interrompue par l'arrivée des Vietnamiens, il y aura les épisodes burlesques, douloureux et bientôt émouvants, du jour de noces et du lendemain, ainsi qu'une reprise pour la vidéo amateur de chacun des protagonistes donnant son point de vue sur les événements.

Les acteurs (en particulier Aurore Clément, Jean-Luc Bideau) font merveille, mais on donnera la palme à Man Thu qui joue la mère vietnamienne, devinant au fur et à mesure la vérité et faisant éclore ce que cette famille déchirée recèle encore de fraternité.

Das Fraülein, d'Andrea Staka, met en œuvre un autre type de fraternité, en faisant se confronter, dans le statut de résident ou d'aspirant résident en Suisse, une Serbe, une Croate et une Bosniaque. La première, qui est « la demoiselle » du titre, en fait une femme seule, a fait sa vie à Zurich au prix d'une apparente dureté qui se concentre sur la perfection professionnelle chère à son pays d'adoption. Mila, Croate, un peu plus âgée, retournera dans son pays avec son mari. Et quand la jeune Ana arrive de Sarajevo, elle mettra autant d'anarchie que de générosité, révélant en chacune de ses sœurs de l'ancienne Yougoslavie, et surtout chez la plus amère, le goût de vivre et d'aimer.

G.-Th. B.

cinéma

Das Fraülein, de Andrea Staka

« *Das Fraülein* »



La vie au galop

Stendhal

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

Chez Stendhal, c'est la vie au galop. Il prend ses personnages à 17 ans et les fait mourir à 20. Ainsi échappent-ils à la griffe et à la poussière du temps, à l'ennui, au dégoût, à l'usure. Prenez *Le Rouge et le Noir*. C'est un roman parfait, car il possède les deux caractéristiques essentielles du roman parfait : l'amour et l'ambition. Sans négliger pour autant le monologue intérieur et la réflexion sur soi. On court après l'un, on court après l'autre. Le premier comme moyen de parvenir au second. Laquelle de ces deux passions est la plus vive, la plus virile ? D'un côté, l'amour fou, absolu, interdit, intéressé aussi, certes, du moins au début, puis qui progressivement se désintéresse, comme la gueule d'un dogue qui lâche peu à peu sa proie. De l'autre, l'ascension sociale fatale. Julien Sorel pénétrant dans une société hostile avec pour seule arme l'hypocrisie. Un pauvre jeune homme sort d'une scierie en Franche-Comté, se voit placé comme précepteur, séduit la mère de ses élèves, est éloigné, entre au séminaire, s'y déplaît, monte à Paris, séduit une jeune fille blonde, élancée, romanesque et très exaltée du grand monde, approche de la plus belle réussite, mais, dénoncé comme intrigant par sa première maîtresse, saute à cheval, tente de la tuer, ne se défend pas devant ses juges, a la tête tranchée. On ne peut rêver de plus beau destin, de plus beau roman.

Une société de classe comme celle de la Restauration se prête merveilleusement - par le fait même qu'elle l'interdit - à ce genre d'escalade sociale. La morale (c'est-à-dire la société) et l'art (la vie rêvée) y trouvent tous deux leur compte. Le jeune homme pauvre qui a transgressé les lois en voulant s'élever se fait raccourcir. Mais l'amour, lui, ne mourra pas. Dans un roman, pour que l'amour soit éternel, il faut que l'un des deux amants au moins meure. Et l'adieu à la vie de Julien n'est en réalité qu'un adieu au monde déguisé.

Le Rouge

C'est en prison, hors du monde, que Julien goûte enfin le vrai bonheur, lequel consiste pour lui à rêver de l'amour et à s'attendrir sur lui. Les dernières pages de *Le Rouge et le Noir* sont un hymne à l'amour fou. Tant qu'on poursuit l'amour, tant qu'on le fait, on est encore dans la fièvre de la vie. Il nous échappe. On ne goûte pas encore cette ivresse et cette pure béatitude qui ne sont données qu'aux prisonniers.

Par ailleurs, un héros de roman se doit de mourir jeune et de laisser derrière lui d'éternels regrets et des rivières de larmes. En général, c'est l'homme qui meurt et la femme qui le pleure. Si c'était le contraire, l'homme devrait pleurer, ce que sa virilité de héros de roman lui interdit. Ainsi la vie rêvée et la vie vécue demeurent-

elles irréconciliables et séparées l'une de l'autre par un fleuve de feu. Sinon il n'y aurait pas de roman, c'est-à-dire de tragédie inscrite dans le temps. Ai-je dit, mais oui, je crois bien, que les héros de roman n'ont pas de profession, sinon ils ne pourraient pas se livrer, comme ils le doivent, entièrement à leurs passions ? Stendhal est sorti de Laclos, mais il a des tendresses et des étourderies qui n'appartiennent qu'à lui. Ses héros sont tous des conquérants, des Bonaparte au petit pied, qui ne trouvent le bonheur que hors du monde de la fièvre et de l'ambition. Aujourd'hui les romanciers se prennent eux-mêmes pour des héros de romans. Alors on ne s'y retrouve plus. Jadis un romancier n'avait pas de biographie. C'est pourquoi il n'y a plus de romans, bien qu'il s'en écrive des millions chaque année. Et ces événements, intelligibles sous la Restauration où l'on redoutait les jeunes gens pauvres qui menaçaient toujours d'une révolution ou d'une grossesse, n'ont plus de sens aujourd'hui car la société n'a plus à craindre de révolution ni de grossesse. Elle ne craint même plus les romanciers.

Autrefois les romanciers écrivaient principalement pour les femmes (c'était une manière détournée et bien élevée de continuer de leur faire la cour ou l'amour par personnages de romans interposés) qui seules avaient le temps et le goût de les lire, pendant que leurs époux étaient occupés à gagner de l'argent et à s'élever dans la société en récompense de leur travail et des services rendus. Or aujourd'hui les femmes, s'étant elles-mêmes mises à écrire, ont cessé de devenir des héroïnes, et on ne sait plus qui lit les romans, à part les journalistes qui les parcourent à fond de train et font mine d'en parler. L'amour étant mort, faute d'obstacles à franchir pour le conquérir, on

s'est lancé dans la pornographie avec des bonheurs divers. Je veux dire dans la surenchère pornographique.

Dans le *Rouge*, tout le monde parle. Les personnages sont à chaque instant surpris par eux-mêmes, par ce qu'ils viennent de faire. Ils parlent, la fièvre monte, ou bien la conversation est une épigramme, une équation, pas un mot qui ne s'endorme ou n'endorme. Les personnages rêvent en raisonnant ou raisonnent en rêvant, ou en courant à la chasse aux idées, ivres de leur esprit. Cette innocence et cette ivresse sont très rafraîchissantes, car bientôt on ne les trouvera plus.

La paix hors du monde

Déjà chez Balzac, elles n'apparaissent plus. Le monde s'est durci. Les personnages ne rêvent plus, ils sont tout à fait réveillés. Ils calculent. Car Balzac - et c'est là sa singularité - est à la fois un romancier et un défenseur de l'ordre et de la société (peut importe sa forme ; il se trouve que Balzac était monarchiste, il eut pu être stalinien à une autre époque). Ses héros traversent la boue, la perte des illusions et le désespoir, avant de pouvoir espérer un portefeuille de ministre. Evidemment, une fois leur âme vendue au diable, ils ne peuvent plus la récupérer. Chez Stendhal, on ne vend jamais son âme au diable. Les femmes de Balzac ne sont que les escabeaux ou les marchepieds du pouvoir, alors que les héros de Stendhal traversent la société sans se salir. Ils sautent à pieds joints par-dessus les barrières et tirent dans les églises sur leurs maîtresses comme à travers un rêve. Claudel adorait Balzac et détestait Stendhal, car il n'aimait pas qu'on rêvât. C'était un gros travailleur, tout catholique qu'il était par ailleurs.

Naturellement le malheur sied aux jeunes gens ; cela les élève. Fabrice se fera évêque et Julien se laissera mourir. Laissons de côté le héros d'*Armance*, qui souffrait d'un inconvénient de naissance. En fait, Julien se laissera tuer plutôt qu'il ne mourra.

Drieu expliquait cette fin en ces termes : « La soudaine déplaisance de Julien à la fin de sa courte vie, son idée de se pendre, c'est encore le sentiment naturel et sain qui saisit l'homme d'action après qu'il a combattu et aimé. » C'est le sentiment qui jeta Charles Quint dans un cloître et Guillaume d'Orange dans un moulin.

En prison, Julien se sent libre pour la première fois. Plus rien à espérer, plus rien à cacher. Son soulagement est extrême ; et toute l'amitié, toute la tendresse du monde lui sont rendues par surcroît : l'abbé Chélan, Mathilde, sa rivale blessée. Son âme s'élève à cette indifférence radieuse qui sera le don de Fabrice. Il a perdu sa gourme, cela vaut bien de perdre la vie en même temps, surtout quand on retrouve son âme ; qui n'est au fond rien d'autre que l'idée qu'on se fait de soi et à laquelle on n'arrive pas toujours à coïncider. Julien mort, Madame de Rénal le rejoint sans bruit.

Quant à Fabrice, il ira, le crâne tondu, chercher la paix dans une chartreuse (chartreuse ou prison, il semble que pour les héros stendhaliens la paix ne soit pas de ce monde) ; ses péchés lui seront remis, car ce sont des péchés individuels et magnifiques. Les Fabrice d'aujourd'hui ne trouvent que des maisons de rééducation car leurs péchés sont de ces péchés sociaux pour lesquels il n'existe ni absolution ni châtiment divin possibles.

La hantise de l'ennui

Stendhal adorait les âmes généreuses et il détestait s'ennuyer. Cette double exigence l'empêchait d'être bien longtemps heureux dans ce monde. Faute de les trouver dans la vie, il les inventa. Exprès pour lui, il imagina des jeunes femmes intrépides, ardentes et passionnées, au visage blanc et à la voix tendre et il les fit belles et déchirantes au point qu'elles nous déchirent encore.

Au physique, le voici tel que nous le décrit Sainte-Beuve : « Sans être petit, il eut de bonne heure la taille forte et ramassée, le cou court et sanguin. Son visage plein s'encadrait d'épais favoris et de cheveux bruns et frisés. Le front était beau, le nez retroussé et quelque peu kalmouk, la lèvre avançait légèrement et s'annonçait moqueuse, l'œil assez petit mais très vif dans le sourire. Jeune, il avait eu un certain renom dans les bals de la Cour par la beauté de sa jambe, ce qu'on remarquait alors. Il avait la main petite et soignée, dont il était fier. Il devint lourd et apoplectique dans ses dernières années, mais il était fort soigneux de dissimuler à ses amis les indices de sa décadence. »

Au moral, c'était presque tout le contraire. Napoléon (car il lui faut des idoles de chair et de sang à cet opposant), l'énergie, l'amour, le bonheur, l'imagination, la volonté, le désir de conquête, voilà ce qui l'anime. Ses bêtes noires sont les sots, les importants, les ennuyeux. Qu'est-ce que ce fameux égoïsme dont il parle à tout bout de champ et dont il a même forgé le nom ? L'égoïsme n'est-il pas à l'égoïsme ce que l'orgueil est à la vanité ? N'est-il pas le fruit d'un perpétuel et fécond mécontentement de soi qui fait que l'on se refuse des satisfactions basses ou médiocres au nom de l'idée élevée qu'on se fait de soi ?

Rester soi, être soi, persévérer dans son être, et pourtant réussir. Comment concilier ces deux incompatibles ? Comment se faire lire sans déchoir à ses propres yeux, et comment vivre en méprisant ou en détestant tous les partis, tous les régimes, c'est-à-dire le monde ? Où vivre ? L'Italie ? On y aime mieux. Paris ? On y a plus d'esprit. Le rouge, le noir, l'armée, l'église, l'amour, l'esprit ; au fond il nous faut tout cela, et puis quitter tout cela. Le vrai bonheur, Stendhal ne l'a connu qu'à Milan. Partout ailleurs, il se morfond. Il n'attend que la mort de Metternich pour s'y précipiter à nouveau. « Ou une cour ou l'Amérique. Mais là, pas d'opéra, ni de belles manières... »

Le Noir

Peut-on être plus français que Stendhal avec son nom d'allemand et ses mille pseudonymes ? Avec cela, aucune inquiétude religieuse, un athéisme tranquille hérité de Diderot et des philosophes matérialistes et sensualistes du XVIII^e siècle. Tout chez lui se ramasse dans l'instant, dans la conquête et la chasse au bonheur. Mais il y a des athées et des manières d'être athée, quand elles sont aussi franches, nettes, claires, hardies, qu'on adore et qu'on préfère de loin à bien des manières de croire. Et sous le couvert d'une foi « religieuse », il y a bien des idolâtries et bien des abdications qui soulèvent le cœur. Stendhal vit l'avènement de la réaction religieuse. Il vit apparaître le Génie du christianisme et je devine quel effet ce livre si ennuyeux, si décoratif dut produire sur lui. D'ailleurs Chateaubriand est, parmi les écrivains de son temps, sa vraie bête noire. Poète de l'énergie personnelle, admirateur des actes fiers et violents de la Convention, adorateur de Bonaparte, le passé lui en impose

fort peu. A un homme de sa trempe, tradition et religion sont antipathiques par essence et même odieuses. Il y aurait un bel éloge à faire de l'athéisme à un moment où comme aujourd'hui re-flue le « religieux », c'est-à-dire le vague, l'indéterminé, le subjectif, et qui ne serait pas forcément au détriment d'un catholicisme bien structuré.

D'ailleurs, il est assez piquant de voir combien Stendhal, qui se flatte de toujours voir clair, voit souvent noir. Car voir clair quand il s'agit de voir dans le cœur humain, c'est pour ce type d'esprit presque toujours voir noir. Ce beau génie psychologique qui faisait l'admiration de Nietzsche, qui le considérait comme son maître avec Dostoïevski, se range à la suite des pères et des docteurs les moins tendres pour l'homme, et des maîtres les plus rigoureux, les plus jansénistes de la théologie morale. Le pire est la nourriture de ces tempéraments critiques, le mal est leur proie.

Un psychologue comme Stendhal, tout sensualiste et matérialiste qu'il est, a besoin de la méchanceté de notre nature. Que deviendraient les hommes d'esprit sans le péché originel, sans le péché tout court ? De Dieu on peut à la rigueur se passer plus aisément que du diable ou du péché, car c'est par le péché qu'on s'individualise, qu'on se dégage du flux évolutif et qu'on se dresse contre le monde et contre la société ; bref qu'on est personnel à l'extrême, comme tenait de l'être peut-être Satan et comme peut-être il y réussit. Car bien souvent les amants de Stendhal, c'est à leur devoir de femme mariée, bref à Dieu, qu'ils disputent leur maîtresse. Car que deviendrait Lucifer sans Dieu ?

G. J.

Stendhal,
Œuvres romanesques complètes,
Pléiade t. 1, Nouvelle édition, Gallimard, Paris 2005, 1160 p.

La Trinité et les visites divines

Camille de Belloy
La visite de Dieu
 Ad Solem, Genève
 2006, 158 p.

En présentant l'ouvrage de Camille de Belloy, Ad Solem honore les finalités que la maison d'édition avait tracées dans le programme du festival Agapé 2006. Se définissant comme éditeur catholique à Genève, il confesse : « Le livre est pour nous cet espace entre deux mondes qui doit permettre au lecteur de goûter déjà "l'éternité inconnue sous la douceur des mots connus". »

Camille de Belloy, dominicain résidant à Strasbourg, philosophe et théologien, nous entraîne, à la suite de saint Thomas, dans l'espace éternel où réside le Dieu trinitaire. A partir de la promesse du Christ d'envoyer le Paraclet, révélateur de son enseignement et témoin du Verbe, saint Thomas va développer une théologie sur la mission des trois personnes divines. En effet, de toute éternité, et ainsi à chaque instant de notre vie, le Père envoie le Fils et le Saint-Esprit dans les âmes pour leur permettre de le rejoindre. Comment saisir un tel don ?

Trois étapes sont proposées au lecteur. La première partie (*datio* : donation des personnes divines) ouvre la réflexion sur l'amour que l'Esprit saint répand dans nos cœurs (Rm 5,5). Thomas d'Aquin énonce que « le Saint-Esprit, qui est l'Amour par lequel le Père aime le Fils, est aussi l'Amour par lequel il aime la créature en lui donnant part à sa perfection ». Il n'y a pas deux amours, mais un seul. Au don de l'amour prodigué par l'Esprit, saint Thomas associe le don de la sagesse offerte par le Fils. L'effet de ces dons serait en l'âme la jouissance de Dieu - vieux thème augustinien - par

une participation toujours plus grande à la relation éternelle du Père et du Fils par l'Esprit.

La partie suivante (*cognitio*) nous introduit, après la réception des dons (amour, sagesse), à la connaissance de la personne qui se donne. Pour approcher le mystère divin, il faut reconnaître l'expérience spirituelle que procure le don dans l'âme et prendre conscience que les personnes divines impriment des vertus dans le cœur humain afin de l'unir au Dieu Trinité. Cette union à Dieu, terme de la mission, peut se faire par les ressemblances avec le divin données par la grâce. Car c'est lorsque l'on se ressemble que l'on s'assemble, écrivait déjà Plotin.

Dans la dernière partie (*conformatio*), saint Thomas nous entraîne à devenir plus ressemblant au Verbe par l'action de l'Esprit d'amour. Plus l'âme sera animée par le même amour régnant entre le Père et le Fils, plus elle deviendra conforme au Christ, plus elle retrouvera cette ressemblance à Dieu donnée lors de la création (Gn 1,6). Elle sera alors à même de jouir des visites divines.

La lecture de ce livre n'est certes pas aisée. Elle a le mérite d'ouvrir notre intelligence aux domaines mystiques explorés avec tant de persévérance et de pertinence par le saint docteur. Elle peut aussi permettre d'aiguiser notre désir d'union au divin et de déchiffrer avec plus de lucidité nos expériences spirituelles.

Monique Desthieux

■ Spiritualité

Frère Enzo Bianchi***Chrétien, que dis-tu de toi-même ?***

Bayard/Panorama, Paris 2006, 208 p.

Quelle est la spécificité du chrétien, son identité dans le monde ? Frère Enzo Bianchi tente d'y répondre à partir de son expérience de chrétien et de moine. Continuellement interpellé par les non-croyants, il se pose la question de Dieu : « Si les non-croyants existent, il y a également un non-croyant en moi, et je suis obligé de confesser que la foi et l'incrédulité m'habitent et me traversent, que la frontière passe au-dedans de moi. »

S'il reconnaît que le rapport entre le chrétien et la société est délimité par la *croix* et le *témoignage*, il refuse d'y ajouter, avec von Balthasar, la notion de *séparation*. Car pour le moine fondateur de Bose, l'ouverture à l'autre, la prise en compte de l'altérité est au cœur du message évangélique. Cette solidarité avec le monde, fécondée par une lecture rigoureuse de la Parole, caractérise l'approche spirituelle du chrétien qui reconnaît Dieu dans l'histoire humaine plutôt que dans le sacré, le prodigieux et le miraculeux. Dès lors, sa vie spirituelle ne l'entraîne pas hors du monde, et le christianisme, plutôt qu'une pratique religieuse et morale, est d'abord possibilité de communication entre tous les hommes. Frère Enzo entrevoit même des perspectives pleines d'espérance pour le dialogue interreligieux entre les trois monothéismes.

Dans un langage simple, bien rendu par l'excellente traduction française, il propose une série de réflexions et de méditations sur la croix, le compagnonnage avec les hommes, la foi comme risque, le silence de Dieu, l'altérité, la dimension politique de l'eucharistie, la vie intérieure et spirituelle, qui raviront à coup sûr ceux et celles qui s'interrogent sur l'identité chrétienne aujourd'hui.

Pierre Emonet

Willigis Jäger***La Voie retrouvée****Redonner sens à la vie*

Du Rocher, Monaco 2005, 268 p.

La renommée de Willigis Jäger, moine bénédictin et maître zen, avait déjà précédé, dans les pays francophones, ce premier livre tra-

duit de l'allemand en français. Son *Benediktushof* (école de vie intérieure), à Holzkirchen en Allemagne, attire de plus en plus de personnes soucieuses d'un langage approprié pour exprimer leur expérience intérieure. Il nous introduit avec force au cœur de la démarche des grands mystiques, au carrefour du christianisme, des religions orientales et du soufisme, et à la lumière des découvertes les plus récentes des sciences et de la psychologie : quête intérieure, connaissance de soi, pour un retour aux sources de la spiritualité chrétienne.

W. Jäger démystifie tout pouvoir du « petit moi, ce conglomerat de décharges psychiques, peureux, désespéré, agressif, opportuniste, manipulateur... si rarement joyeux ». Il ouvre à la métanoïa et ramène à la lumière ce que des siècles de religion ont enseveli. Chemin bien dans l'air du temps, qui nous donne les mots pour décrypter nos expériences des profondeurs.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Questions de société

Collectif***De la Suisse dans les idées****Médias et conscience nationale*

Ed. de l'Aire, Lausanne 2006, 150 p.

Christophe Büchi a questionné une douzaine de collègues journalistes et trois personnalités politiques sur l'état de la Suisse et les médias. La relation entre les deux semble donc évidente pour le directeur de cet ouvrage collectif. Les uns sont mitigés, d'autres nombrilistes, quelques-uns perspicaces. Le rôle des médias est analysé, trituré. Un peu trop, sans doute - la conscience nationale ne dépend quand même pas que d'eux ! Parfois sévères envers la presse, les opinions les plus intéressantes sont celles des politiciens. Mais, juxtaposé à l'écriture directe des journalistes, leur langage apparaît singulièrement décalé, brumeux, d'un accès moins aisé. Surgit alors, indirectement, l'un des révélateurs du malaise suisse. Ce n'est pas qu'une question de style : l'incapacité des dirigeants politiques à exprimer clairement la Suisse trahit sa crise d'identité.

Le malaise helvétique est réel, la plupart des intervenants en conviennent. Certains s'en accommodent, d'autres s'en inquiètent. Peter Rothenbühler est un Suisse rare : autant romand qu'alémanique, ce qui fait peut-être

de ses pages parmi les meilleures de l'ouvrage. Il ne voit plus que l'élection de Miss Suisse comme événement rassembleur, en tout cas pour les téléspectateurs de la *SSR-idée suisse*. C'est tout dire...

Forgée contre un environnement d'Etats bellicieux, cimentée dans une guerre froide où sa neutralité tirait son épingle du jeu, la conscience nationale helvétique a de la peine à survivre aux bouleversements de l'Europe. Depuis les années 1989-92, elle doit faire « avec » ; c'est moins simple. Déstabilisée, désormais confrontée à une Europe qui s'est transformée, pacifiée et, vaille que vaille, unifiée, la Suisse ne s'en est pas encore remise. En refermant ce livre, et malgré son évidente démarche volontariste en faveur de la cohésion nationale, on en vient à se demander si le pays ne va pas finir par y laisser sa peau.

Alain Dupraz

Henri Rouillé d'Orfeuil

La diplomatie non gouvernementale

Les ONG peuvent-elles changer le monde ?
D'en bas, Lausanne 2006, 208 p.

Cet ouvrage n'est pas le fait d'un observateur mais d'un acteur de la scène non gouvernementale. Economiste, Henri Rouillé d'Orfeuil préside Coordination Sud, une plate-forme d'une centaine d'organisations non gouvernementales (ONG) françaises, actives dans le domaine du développement. Il ne se contente donc pas de décrire la place prise par les ONG sur la scène internationale, il leur assigne une mission : bâtir un monde de solidarité.

Dans la première moitié du livre, les grands défis du monde contemporain sont passés en revue. Il faut attendre le chapitre V, le cœur de l'ouvrage, pour découvrir une typologie des ONG. L'auteur relève les limites et les potentiels de chaque catégorie décrite et dénonce au passage les pseudos ONG, créées de toute pièce pour être au service de gouvernements ou d'entreprises.

On découvre aussi que les ONG sont les seuls acteurs libres d'utiliser la « boussole éthique » pointée vers l'intérêt général. Les diplomates, les militaires et les grandes entreprises, acteurs premiers et puissants de la mondialisation, ont à défendre des intérêts particuliers. Evoquant divers exemples, l'auteur montre que les ONG ont parfois su se glisser habilement dans les marchanda-

ges et les négociations qui caractérisent la gouvernance mondiale contemporaine. Elles ont su mettre des thèmes à l'ordre du jour international et incurver, parfois lancer, des processus diplomatiques.

Cet ouvrage, à l'écriture vive et engagée, invite à participer à ce monde associatif et citoyen qui contribue à « la renaissance d'une histoire que des esprits, sans doute satisfaits de la trajectoire prise, s'appuyant sur des modèles, comme toujours trafiqués, disaient finie ».

Jean-Claude Huot

Richard Werly

Tsunami

La vérité humanitaire

Jubilé, Paris 2005, 272 p.

Le Tsunami ? C'était il y a deux ans... Et plus précisément le 26 décembre 2004. Dans le climat émotionnel des fêtes de fin d'année, chaque lecteur est à même de se souvenir de ce séisme sous-marin qui, en trente minutes, a rayé de la carte une partie du littoral indien. Le bilan a été lourd : 232 000 morts et disparus.

Un autre événement mondial a suivi cette forte secousse planétaire. Dès le 1^{er} janvier 2005, les Nations Unies lance l'une de ses plus importantes opérations humanitaires. Le résultat est impressionnant par sa rapidité et son ampleur : les promesses de dons atteignent en quelques jours deux milliards de dollars. Cette « bulle de générosité » a été indubitablement favorisée par la proximité de la fête de Noël, par le grand nombre de victimes d'Europe et par un besoin de « donner » comme pour se justifier de se trouver soi-même en sécurité.

Toujours est-il que ce chantier humanitaire s'est révélé contre-productif *sur le terrain*, notamment par un embouteillage d'appuis extérieurs. A tel point d'ailleurs que Médecins sans frontières, à la surprise de nombreux donateurs, décida d'interrompre sa collecte une semaine après les événements. La tragédie du tsunami invite donc à une sérieuse réflexion politique sur les perspectives, proches et lointaines, de l'humanitaire : un quasi-monopole des Occidentaux, une méconnaissance des aptitudes de la population locale à assurer une aide adaptée et proportionnée. Il convient aussi de mettre en cause une complaisance malsaine de certains mé-

dias qui apportent leur concours à de grandes organisations non-gouvernementales qui, bien sûr, les alimentent et les soutiennent. En bref, avant que d'autres catastrophes ne marquent notre histoire, il serait utile de remédier à la complexité de l'aide internationale, à ses intérêts avoués ou non. L'auteur de ce livre, journaliste au service étranger du quotidien suisse *Le Temps*, a le courage d'attirer notre attention sur le versant caché de telles dérives potentielles et réelles. Des aides financières à des projets ciblés de reconstruction et de développement se révèlent souvent plus efficaces, sans parler de dons pour des catastrophes permanentes comme la faim ou le manque d'eau potable.

Louis Christiaens

■ Littérature

Albert Lopreno et Jean-Georges Lossier
Jean-Georges Lossier

Une absence imprimée dans l'air

Le Plein Midi, Genève 2006, 104 p.

Ami et voisin de Jean-Georges Lossier, Albert Lopreno a eu le privilège de partager l'intimité du poète, son aîné. Visites, échanges, longues conversations lui ont permis de mieux saisir le secret de son monde intérieur si complexe : le fond d'angoisse et de culpabilité qui le tourmentait, la foi qui le soutenait, l'appel mystique qui le sollicitait, tout ce qui donne à sa poésie sa profondeur bienfaisante et cet élan vers la transcendance qui la spécifie.

Le petit livre, qui s'ouvre par un entretien entre les deux amis, réunit une série de billets échangés durant les deux dernières années de la vie du poète. L'amitié a autorisé des questions qui auraient été indiscrettes en d'autres circonstances. Son inspiration poétique, sa manière d'écrire, son ascèse, ses angoisses, sa peur de la souffrance, ses doutes sur le sens de la vie, le renoncement aux plaisirs de la chair, l'absence de descendance, son rapport à Genève, sa ville natale, ses réactions en politique : le poète ne se dérobe pas, mais la brièveté de ses réponses témoigne d'une pudeur et d'une humilité que seule la tendresse permet de vaincre. Ces quelques pages, pleines de sensibilité, lèvent un coin de voile sur la personnalité d'un grand poète, trop peu connu.

Pierre Emonet

Marie-Luce Dayer

Les sept marches

Ouvertures, Mont-sur-Lausanne 2006, 128 p.

« Les cultures qui ne donnent pas naissance à de nouveaux contes, sont des cultures qui meurent » (Bernard Crettaz). Marie-Luce Dayer, avec ce nouveau livre de contes, est de celles qui ouvrent à la vie un chemin de « rêves, d'audace et de liberté ». De la naissance à la mort, ses personnages franchissent les sept marches de l'existence : à travers les mirages et les tentations, les blessures et les souffrances, « un frémissement qui devient résonance » inaugure un chemin d'étoiles, un chemin de paroles. Alors ils entrent « dans le silence jusqu'à ne plus en revenir » et vont « chanter avec les anges ».

L'imagination de l'auteur nous réjouit et donne du souffle à nos vies traversées par ces contes, dans l'importance du regard que nous portons sur les êtres et les expériences.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Figures d'Eglise

Frère Roger

Choisir d'aimer

Frère Roger de Taizé 1915-2005

Presses de Taizé, Taizé 2006, 144 p.

Emouvant ouvrage-souvenir du Frère Roger, rédigé par ses compagnons de route et de communauté et publié pour le premier anniversaire de sa mort tragique. D'agréables chapitres aux sections légères alternent chapitre thématique - naissance, musique, éducation, rencontres, etc. - et extraits de ses écrits illustrant son parcours de vie. Le tout est agrémenté de photographies sorties de son album de familles, celle du sang et celle de sa vocation.

On le suit de son village natal suisse aux bidonvilles de Nairobi, des premiers pas de la communauté aux rassemblements bien orchestrés des jeunes à Taizé. Il a croisé papes et monarques, mais à chaque portrait de Roger, le même sourire enfantin et candide. Un bel hommage de ses frères et un rappel amer : la division des chrétiens demeure une triste réalité ; mais cette édition sépia exhale, par son ton beige clair uniforme, la douceur du frère qui continue d'espérer.

Thierry Schelling

Stan Rougier
Saint François d'Assise

Héraut de Dieu

Pygmalion, Paris 2006, 246 p.

Stan Rougier, connu pour son charisme auprès des jeunes et sa parole enthousiaste, auteur de très nombreux livres, propose une nouvelle approche de saint François d'Assise. Cette biographie mêle à la vie de saint François la propre expérience de l'auteur auprès des exclus. Esprit ouvert, Rougier cite de nombreux auteurs ou relate ses expériences et ses rencontres, pour actualiser tant que faire se peut le message de François. En 1980, il va même composer, dans l'esprit de François, une prière pour redonner espérance à notre monde désespéré.

Il tente ici de créer des liens entre le « petit pauvre » et des personnalités contemporaines comme l'abbé Pierre, Maurice Zundel ou ce prêtre brésilien à l'âme franciscaine, Freddie Kunz, qu'il a rencontré à plusieurs reprises au cours de ses voyages. Il compare également l'itinéraire de François à ceux d'autres grands saints, comme Ignace de Loyola ou Charles de Foucauld.

Stan Rougier consacre aussi plusieurs pages, en fin de volume, à la rencontre interreligieuse d'Assise de 1986, rappelant l'importance de cet événement pour l'avènement de la Paix et la réconciliation. Il interroge les autres religions avec générosité, sans jamais s'éloigner du message évangélique dont il actualise les vertus d'amour, de joie et de communion avec toutes les formes de la vie, telles qu'elles furent vécues et éclairées par le saint d'Assise.

Un livre pour tous, mais particulièrement pour des jeunes qui cherchent des témoignages de vie hors du commun mais bien réels. Des chapitres comme *Que faire de ma vie ?* ou *Trouve en Dieu ta joie* pourront aider les jeunes en recherche de sens et leur montrer que la quête de Dieu est possible, aujourd'hui comme hier.

Yves Brun

■ Essais

Alexandre Jollien

La construction de soi

Un usage de la philosophie

Seuil, Paris 2006, 182 p.

« Il est rigolo le Monsieur au tricycle. » La densité des mots choisis par l'auteur nous dévoile rapidement qu'il est devenu philosophe par nécessité, tellement il a été stigmatisé par la différence, la souffrance et la peur du non-être. Dix-sept ans dans une institution pour personnes handicapées ont aiguisé sa sensibilité et son questionnement affamé à divers penseurs, que l'auteur essaie de transmettre dans un style simple et percutant.

Le conseil de Marc Aurèle d'utiliser le manuel d'Épictète comme une arme contre la souffrance qu'il fallait avoir à portée de main prend dans ce livre toute sa signification. « Osez la joie. » L'auteur avait un autre titre pour son essai, *Des armes pour l'après-guerre*, tant il s'identifiait à la lutte pour échapper à la souffrance, confondant son essence avec la lutte contre l'adversité.

Choissant les philosophes avec une grande pertinence, Jollien s'adresse à eux en exposant d'une manière épistolaire ce qu'il a retenu, ce qui lui paraît essentiel pour lutter contre la souffrance. Il essaie de se libérer de la culpabilité, des comparaisons, des préjugés (*philodoxia*) : « Je m'applique avec plaisir à ne pas être complexé de mes complexes. » A ne pas remettre à plus tard l'épanouissement et la plénitude (le délai tue la vie) mais à s'ouvrir déjà à la joie du présent et de la réalité malgré nos imperfections.

Il se trouve sans but une fois reconnu, apprécié, protégé du gouffre de l'anonymat. Discutant avec ses maîtres à penser, il développe une argumentation pour s'inviter et nous inviter à s'ouvrir à la joie. « La jubilation face à l'existence. » La pesanteur qu'il décrit évoque la pesanteur de Simone Weil qui empêche l'envol vers le souverain bien ; l'accord avec ce qui arrive est recherché et prôné. « Ma chance est de composer avec ma malchance. »

L'importance du phénomène religieux dans la construction de soi reste à écrire.

Enrique Bermejo

Amherdt François-Xavier, *SMS : Saints Messages Spirituels - vers DIEU. La prière, un portable pour le Seigneur*. Saint-Augustin, St-Maurice 2006, 512 p.

Bacq Michel, Charlier Jean, Equipe ESDAC, *Pratique du discernement en commun. Manuel des accompagnateurs*. Fidélité, Namur 2006, 304 p.

Bellet Maurice, *Le meurtre de la parole. L'épreuve du dialogue*. Bayard, Paris 2006, 160 p.

Bianchi Enzo, *Ecouter la Parole. Les enjeux de la « lectio divina »*. Lessius, Bruxelles 2006, 102 p.

Claret Marianne, *La parole amputée*. L'Aire, Vevey 2006, 176 p.

*****Col.**, *Avec le Père Emonet*. L'Aire, Vevey 2006, 108 p. [40480]

*****Col.**, *Frédéric Ozanam (1813-1853). Un universitaire chrétien face à la modernité*. Cerf/Bibliothèque Nationale de France, Paris 2006, 224 p. [40468]

*****Col.**, *Le prix des médicaments. L'industrie pharmaceutique suisse*. D'en bas, Lausanne 2006, 176 p. [40496]

*****Col.**, *Luttes au pied de la lettre*. 1976-2006. D'en bas, Lausanne 2006, 224 p. [40494]

*****Col.**, *Marie de la Trinité. Lectures d'une expérience et d'une œuvre*. Cerf, Paris 2006, 192 p. [40515]

*****Col.**, *Suicide : liens sociaux et recherche de sens*. Labor et Fides, Genève 2006, 138 p. [40514]

*****Col.**, *Vatican II et la théologie. Perspectives pour le XXI^e siècle*. Cerf, Paris 2006, 268 p. [40506]

Desmet Marc, *Jour et nuit. Expérience médicale et spiritualité*. Lessius, Bruxelles 2006, 256 p.

Durand Jean-Louis, *Entre soleil et sang*. Maison rhodanienne de poésie, Agen 2006, 72 p.

Keller Carl-A., *Voyage en Dieu. Un manuel de méditation chrétienne*. Labor et Fides, Genève 2006, 176 p.

Lecuit Jean, « Jésus misérable ». *Introduction à la christologie du Père*

Joseph Wresinski. Mame/Desclée, Paris 2006, 140 p.

Lendvai Paul, *Les Hongrois. Mille ans d'histoire*. Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 684 p.

M. Chiara, *Cruel et tendre amour. Journal intime*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, 250 p.

Maldamé Jean-Michel, *Création et providence. Bible, science et philosophie*. Cerf, Paris 2006, 224 p.

Malherbe Brice de, *Le respect de la vie humaine dans une éthique de communion*. Parole et Silence, Paris 2006, 254 p.

Marrou Henri-Irénée, *Carnets posthumes*. Cerf, Paris 2006, XXXV + 524 p.

Marrou Henri-Irénée, *Théologie de l'histoire*. Cerf, Paris 2006, 192 p.

Masarik Hubert, *Le dernier témoin de Munich. Un diplomate tchécoslovaque dans la tourmente européenne (1918-1941)*. Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 459 p.

Mehta Suketu, Bombay, *Maximum City*. Buchet/Chastel, Paris 2006, 778 p.

Merton Thomas, *La terreur ou la paix*. Lethielleux, Paris 2006, 264 p.

Muraro Luisa, *Le Dieu des femmes*. Lessius, Bruxelles 2006, 184 p.

Nebel Mathias, *La catégorie morale de péché structurel. Essai de systématique*. Cerf, Paris 2006, 598 p.

Perfumo Julien, *Voulez-vous de nous ? Quelle place dans la société pour les personnes en situation de handicap mental ?* Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, 318 p.

Riché Pierre, *Grandeurs et faiblesses de l'Eglise au Moyen Age*. Cerf, Paris 2006, 336 p.

Savov Svetlan, *Lucky, voleur de chevaux*. Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 172 p.

Thiran-Guibert Benoît et Ariane, *Entrer dans l'Evangile pour sortir de la violence*. Fidélité, Namur/Paris 2006, 216 p.

Vivarès Patrice, *Nous fêtons notre Pâque au désert*. Parole et Silence, Paris 2006, 126 p.

En finir avec la « génération '68 » ?

L'opinion semble faite : l'école publique a besoin d'un sérieux redressement. Les Genevois ont fait un triomphe à l'initiative populaire pour un retour des notes à l'école primaire ; les Vaudois veulent rendre l'école enfantine obligatoire à partir de quatre ans ; les Bâlois flirtent avec l'introduction de l'uniforme à l'école. Du tréfonds de la vox populi, un cri unanime monte : « Finie la récréation ! Au boulot, les mômes ! » Rendez l'école plus disciplinée, plus efficace, plus sévère ! Au coin, les enfants sauvages de l'école anti-autoritaire ! Adieu, l'école maternante, bonjour le Père Fouettard !

O tempora, o mores ! Quel changement de temps ! Qui se serait imaginé, il y a vingt ans, de voir un jour des écoles privées faire leur publicité en vantant leur... sévérité ? Après des décennies où on ne jurait que par « liberté, égalité et créativité », voici que des valeurs vieillottes, naguère déclarées dignes de l'âge des casernes, sont de nouveau parées des vertus de la modernité. Au rousseauiste angélique qui voulait libérer l'enfant, foncièrement bon, des chaînes néfastes de la société, identifiant la discipline et l'autorité soit à la répression (version marxisme vulgaire), soit au refoulement (version freudienne primaire), succède un réalisme teinté de pessimisme qui, faute de pouvoir faire le bonheur des gens, se contente de maintenir l'ordre et la paix civique. Au revoir Rousseau, bonjour Hobbes !

En science sociale, on appelle cela « un changement de paradigme ».

Après la votation genevoise sur les notes, on entendait dire, dans le camp des vainqueurs, que « Mai 68 est définitivement terminé ». Indéniablement, il y a une part d'exagération triomphaliste dans cette affirmation, mais il y a du vrai dans ce cri du cœur. La votation genevoise n'est que la manifestation locale d'une vague de fond qui submerge les sociétés occidentales. Un peu partout en Europe, une nouvelle génération se met à démonter soigneusement ce que la précédente s'était soigneusement appliquée à mettre en place. En d'autres termes, nous assistons au déclin de ceux qui ont marqué les dernières décennies de leur empreinte, ces hommes et femmes que l'on appelle d'une façon quelque peu dépréciative (le terme évoque des associations comme « taulard » ou « chauffard ») : les « soixante-huitards ».

Qui sont-ils ? Dans un livre lumineux (La génération lyrique, Ed. Climats, Castelnau-le-Lez 2001), l'essayiste québécois François Ricard livre une analyse pénétrante de cette génération profondément imbibée du sentiment de la « légèreté du monde » ; une génération « lyrique » qui se sent libérée du poids du passé et des lourdeurs sociologiques ; qui croit être le démiurge d'un monde neuf, d'un nouveau matin. Ce sentiment de puissance, qui se manifeste surtout dans le mouvement étudiant des années '60, est dû au baby-boom des années d'après-guerre, à l'allongement

du temps de la jeunesse et des études, à l'essor économique prodigieux des « trente glorieuses » qui ouvrent des perspectives mirobolantes à la jeunesse bien formée des pays occidentaux, ainsi qu'aux progrès de la technique et de la science. Avec la pilule, un moyen de contraception efficace et « indolore » apparaît, la « libération sexuelle » peut commencer.

Toutefois, rien n'est simple. Si, d'un côté, les soixante-buitards font preuve de ce narcissisme générationnel si bien décrit par Ricard, de l'autre, ils témoignent d'un altruisme et d'un idéalisme déconcertants. Cette génération ne veut pas seulement se libérer, mais aussi libérer les autres : les ouvriers, les exclus, les pauvres du tiers-monde, les victimes du système psychiatrique, etc. Ces jeunes qui se défoulent la nuit, se lèvent parfois tôt le matin pour distribuer des tracts aux portes des usines. Autre paradoxe : alors que la pratique est à la jouissance, le discours soixante-buitard, surtout en Europe occidentale, est truffé d'appels au devoir militant, à la discipline d'avant-garde, au sacrifice et à la violence. Des militants d'extrême gauche tuent « pour la cause », et se font tuer, surtout en Allemagne et en Italie, pays marqués par le nazisme et le fascisme.

Or cette génération commence à accéder dans les années '80 aux postes à responsabilités. Dans les médias, dans les écoles, dans les domaines social, associatif et culturel, d'anciens gauchistes deviennent chefs, se muant parfois en managers redoutables. Peu à peu, ils accèdent aussi au pouvoir politique, d'autant plus efficacement qu'ils ont exercé leur habileté dialectique dans d'interminables soirées de discussions. Lionel Jospin, l'ancien trotskiste, devient Premier ministre sous François Mitterrand. Le socialiste Gerhard Schröder devient chancelier de la RFA ; Joschka Fischer, l'ancien militant « spontex »,

échange ses baskets contre un complet trois-pièces de ministre des Affaires étrangères. Mais dans la mesure même où elle devient dominante, cette génération voit la force de ses idées décliner. La révolte est récupérée par le capitalisme, l'hédonisme se mue en consommation à outrance ; le sida met à mal le mythe de la libération sexuelle ; la chute du mur de Berlin n'est pas suivie par un nouvel âge d'or mais par des crispations identitaires et nationalistes, aboutissant aux guerres en ex-Yougoslavie.

Les soixante-buitards ont aujourd'hui soixante ans. Une nouvelle génération arrive, plus réaliste, moins rêveuse, moins « lyrique ». Un monde plus dur, marqué par la globalisation, attend les jeunes qui remettent en vogue les vertus de grand-papa : efficacité, discipline et travail. Les idées soixante-buitardes sont moquées comme « politiquement correctes », un corpus de poncifs bien-pensants et naïfs. Ce changement d'ambiance est particulièrement sensible dans le domaine éducatif où l'angélisme libertaire, combiné à l'individualisme consumériste libéral, a parfois abouti à des dérives désastreuses.

Dès lors, faut-il en finir avec mai 68 ? revenir à un nouvel âge du fer, parce que l'âge d'or annoncé n'a pas tenu ses promesses ? Ce serait faire peu de cas de progrès indéniables. Il ne faut pas condamner le réformisme sous prétexte que les réformes n'ont pas toujours abouti, voire ont parfois été contre-productives. Mais peut-être est-ce là un vœu pieux. A force de vouloir éviter les erreurs de ceux qui la précèdent, chaque génération invente les siennes.

Christophe Büchi



Afrique	
MANWELO P. • <i>Un nouveau départ, les élections en R.D.C.</i>	559-560,37
MARION-VEYRON R. • <i>Renaissance africaine</i>	558,26
Amériques	
BERSET P. • <i>Quand le Nicaragua était une grande école</i>	558,22
RYAN J. • <i>Les Etats-Unis face à leur destin : le 11 septembre</i>	561,12
Apocryphes	
JAKAB A. • <i>L'Evangile de Judas</i>	562,13
PROLONGEAU H. • <i>Un Judas qui rapporte</i>	562,17
Bible	
CHIMELLI Cl. • <i>L'interdit de la torture, une réflexion biblique</i>	564,17
JAKAB A. • <i>L'Evangile de Judas</i>	562,13
TRUBLET J. • <i>La conception hébraïque du corps</i>	559-560,21
VALDÈS A. A. • <i>Comment mourut Judas ?</i>	556,13
• <i>Apocalypse : les prophéties sont accomplies</i>	562,9
Bloc-notes	
BÜCHI Chr. • <i>Novembre 2005</i>	553,44
• <i>Décembre 2005</i>	554,44
• <i>Mozart, à la vie, à la mort</i>	555,44
• <i>La Suisse, de retour sur terre</i>	556,44
• <i>Vivre ensemble, la belle affaire</i>	557,44
• <i>Défense des dialectes</i>	558,44
• <i>Défense des dialectes (2)</i>	559-560,52
• <i>Méditations footballistiques</i>	561,44
• <i>Le foot, l'Allemagne et le pape</i>	562,44
• <i>Des airs de « je t'aime, moi non plus »</i>	563,44
• <i>En finir avec la « génération '68 » ?</i>	564,42
Cinéma	
BEDOUELLE G.-Th. • <i>Le sourire de la chance</i>	553,28
• <i>Légitimes défenses</i>	554,26
• <i>Ecrans de la foi</i>	555,29
• <i>L'arme du film</i>	557,26
• <i>Double langage</i>	558,33
• <i>Le crépuscule des dieux</i>	559-560,40
• <i>La double inconstance</i>	561,29
• <i>En famille</i>	563,33
• <i>Fraternité</i>	564,30
JOULIÉ G. • <i>Le diable assurément</i>	(Guy Bedouelle, « L'invisible au cinéma ») . 561,32
SCHELLING Th. • <i>Le « Da Vinci Code » : une aubaine !</i>	558,30
Corps	
BAILHACHE G. • <i>Le corps de l'existence</i>	559-560,9
BORY V. • <i>La pudeur : un signe de civilisation en voie de disparition</i>	559-560,24
EMONET P. • <i>Du bon usage du corps, selon Ignace de Loyola</i>	559-560,13
FLIPO Cl. • <i>Les sens intérieurs</i>	559-560,17
JOULIÉ G. • <i>La double tentation</i>	559-560,28
TRUBLET J. • <i>La conception hébraïque du corps</i>	559-560,21
Développement	
PERROT E. • <i>Le développement vu de Suisse</i>	561,15
Droits de l'homme	
CENTRE VAUDOIS DE FORMATION PERMANENTE DE L'EGLISE CATHOLIQUE	
• <i>Aux sources des droits humains, Campagne de Carême (2006)</i>	555,25
CHIMELLI Cl. • <i>L'interdit de la torture, une réflexion biblique</i>	564,17
DE GENDT R. • <i>Prière, étude et action : Pax Christi International</i>	554,22
SOTTAS E. • <i>Droits de l'homme : de la Commission au Conseil</i>	557,21
Editorial	
EMONET P. • <i>Sous la neige, le printemps</i>	553,2
• <i>Les héritiers de Caïn</i>	554,2
• <i>Cuisante leçon</i>	555,2
• <i>Un jubilé, un héritage</i>	556,2
• <i>Un cri désespéré</i>	557,2
• <i>Bergers peureux, brebis dispersées</i>	558,2
• <i>Mon corps, mon album</i>	559-560,2
• <i>L'éthique des bons sentiments</i>	562,2
• <i>Allons voir</i>	564,2
SCHELLING Th. • <i>La Suisse, terre d'écueil ?</i>	561,2
• <i>Vous avez dit vérité ?</i>	563,2
Eglise	
DUCARROZ Cl. • <i>Synode eucharistique : on reste sur notre faim</i>	553,9
JAKAB A. • <i>Eglises et pouvoir politique en Hongrie</i>	556,25
KUSAR St. • <i>Le langage de la prédication</i>	556,16
SCHELLING Th. • <i>Vocation et homosexualité : Instruction du Saint-Siège</i>	554,18
VALDÈS A. A. • <i>La Vierge peut-elle apparaître ?</i>	557,9
Eglise en Suisse	
FROMHERZ U.T. • <i>« Femmes dans l'Eglise » jette l'éponge</i>	558,18
Enfants	
SOULAYROL R. • <i>Spiritualité de l'enfant : d'un élan pur à la religion</i>	554,13
Environnement	
MORENO I. • <i>La défense de l'eau</i>	553,20
SCHELLING Th. • <i>La mort de la vie !</i>	562,19
WEISSBRODT B. • <i>L'eau ne coule pas de source</i>	553,16
Ethique	
EUGSTER J. • <i>La conscience en politique</i>	562,27
Etrangers	
AMHERDT Fr.-X. • <i>« L'étranger » dans l'œuvre de Ricoeur</i>	561,24
WILLEMIN J.-Br. • <i>Défense de l'étranger</i>	561,19
Europe	
JAKAB A. • <i>Eglises et pouvoir politique en Hongrie</i>	556,25
MERTES M. • <i>Le paradoxe allemand</i>	553,23
Expositions	
NEVEJAN G. • <i>Transcendance et humanité : Rembrandt von Rijn</i>	554,29
• <i>Hans Holbein le Jeune</i>	557,30
• <i>Une histoire généreuse (The Metropolitan Museum of Art, chefs-d'œuvre de la peinture européenne)</i>	559-560,43
• <i>Eros dans l'art : entretien avec Ulf Küster</i>	563,27
Femmes	
FROMHERZ U.T. • <i>« Femmes dans l'Eglise » jette l'éponge</i>	558,18
Figures d'Eglises	
DAYER M.-L. • <i>Les trois Maritain</i>	564,22
DESTHIEUX M. • <i>Le désir de voir Dieu : Guillaume de Saint-Thierry</i>	554,9
EGGER M.-M. • <i>Dans la grotte du cœur, Bede Griffith</i>	558,9
LOCHER Cl. • <i>Dietrich Bonhoeffer</i>	555,21
RYAN J. • <i>Pauvreté : deux visions chrétiennes (Alberto Hurtado et Clotario Blest)</i>	557,16
• <i>Elisabeth Behr-Sigel, conciliatrice fidèle et moderne</i>	563,9

SCHELLING Th.	• Elisabeth Behr-Sigel	553,13
	• Tibhirine, dix ans déjà	557,14
Interreligieux		
EGGER M.-M.	• Dans la grotte du cœur, Bede Griffith	558,9
OEHRING O.	• La liberté religieuse en Turquie	555,17
TABBARA N.	• Pas de lumière sans ombre	561,9
SCHELLING Th.	• Appartenance multiple	555,13
	• Tibhirine, dix ans déjà	557,14
	• Entrechoc des valeurs	558,14
	• Dialogue islamo-chrétien, le « style » Benoît XVI	563,13
Jésuites		
DE GENDT R.	• Parole de général ! Un entretien avec le Père Peter-Hans Kolvenbach s.j.	559-560,32
EMONET P.	• Pierre Favre, un destin européen	556,9
	• Du bon usage du corps, selon Ignace de Loyola	559-560,13
	• Pierre Favre et les protestants	564,13
FLIPO Cl.	• Les sens intérieurs	559-560,17
Lettres		
JOULIÉ G.	• Permanence de Ramuz	553,33
	• Au cœur des ténèbres : Joseph Conrad	554,32
	• Le dernier lys : Charles de Foucauld	555,34
	• L'Homère de l'Emmental : Jeremias Gotthelf	556,35
	• La bouche d'ombre (Antonin Artaud)	557,33
	• Un passeur apocalyptique (Konstantin N. Leontiev)	558,32
	• Charles Baudelaire, pécheur et confesseur, prêtre et victime	562,32
	• La bataille spirituelle : Maurras	563,36
	• La vie au galop : Stendhal	564,32
Livres ouverts		
BOUCHARDY M.-Th.	• Le bouddhisme : au-delà des simplifications	561,38
CARRERAS Cl.-A.	• Le devoir de sépulture	559-560,46
DAYER M.-L.	• Un créateur de mythologie	557,37
DESTHIEUX M.	• La Trinité et les visites divines	564,36
FUGLISTALLER Br.	• Spiritualité jésuite et gravure	557,39
GSCHWEND E.	• Vulnérabilité de Dieu	562,38
HUG J.	• Une histoire en mouvement	555,37
PERROT E.	• Les jésuites à Lyon	558,36
RUEDIN L.	• De la volonté à l'affect	554,36
	• Apprendre à vivre	562,36
	• Rencontre entre l'Orient et l'Occident	563,39
SCHELLING Th.	• Des théologiens africains	553,37
ZOLLER R.	• Les 500 ans de la Garde suisse	556,38
	• Suisse, naissance d'une nation	561,36
Musique		
BAUD P.	• Une spiritualité mozartienne	564,9
Œcuménisme		
EMONET P.	• Pierre Favre et les protestants	564,13
HOEGGER M.	• Les évangéliques et l'œcuménisme	556,20
RYAN J.	• Elisabeth Behr-Sigel, conciliatrice fidèle et moderne	563,9
SCHELLING Th.	• Elisabeth Behr-Sigel	553,13
Paix		
DE GENDT R.	• Prière, étude et action : Pax Christi International	554,22
Pèlerinage		
BOUCHARDY M.-Th.	• Allumer les étoiles de Compostelle	564,25

Philosophie	
AMHERDT Fr.-X.	• « L'étranger » dans l'œuvre de Ricoeur
DEGRASSI R.	• Heidegger : la présence essentielle
VALADIER P.	• Un couple déchiré : la raison et la foi
Politique internationale	
BERSET P.	• Quand le Nicaragua était une grande école
MANWELO P.	• Un nouveau départ, les élections en R.D.C.
MARION-VEYRON R.	• Renaissance africaine
MERTES M.	• Le paradoxe allemand
RYAN J.	• Les Etats-Unis face à leur destin : le 11 septembre
Politique suisse	
BÜCHI Chr.	• PDC : le parti du « ni ni »
EUGSTER J.	• La conscience en politique
PERROT E.	• Le développement vu de Suisse
Proche-Orient	
OEHRING O.	• La liberté religieuse en Turquie
RYAN J.	• Le Cénacle humilié
TABBARA N.	• Pas de lumière sans ombre
Protestants	
EMONET P.	• Pierre Favre et les protestants
HOEGGER M.	• Les évangéliques et l'œcuménisme
LOCHER Cl.	• Dietrich Bonhoeffer
Société	
AMHERDT Fr.-X.	• Foot et foi : un couple impossible ?
BORY V.	• La pudeur : un signe de civilisation en voie de disparition
WILLEMIN J.-Br.	• Défense de l'étranger
Spiritualité	
BAILHACHE G.	• Le corps de l'existence
BAUD P.	• Une spiritualité mozartienne
DESTHIEUX M.	• Le désir de voir Dieu : Guillaume de Saint-Thierry
EMONET P.	• Du bon usage du corps, selon Ignace de Loyola
FLIPO Cl.	• Les sens intérieurs
FUGLISTALLER Br.	• Projections sans fil
	• Ah ! les huitres
	• Dure, dure réalité
	• Un voyage en train...
	• L'école des nuages
RUEDIN L.	• La vie donnée
	• Drapeau blanc
	• Ecouter
	• A corps gagnant
	• S'exercer
	• Comme au Ciel
RYAN J.	• Le Cénacle humilié
SOULAYROL R.	• Spiritualité de l'enfant : d'un élan pur à la religion
Sport	
AMHERDT Fr.-X.	• Foot et foi : un couple impossible ?
Théâtre	
BORY V.	• La force des mots
	• Jeux de séduction
	• Molière ? Les jeunes adorent
	• Féroce, forcément...



Retraite individuellement guidée

Un temps de solitude où chacun(e) peut reprendre sa vie sous le regard de Dieu et favoriser un dialogue personnel avec le Seigneur.

20-27 janvier 07
Pierre Guérig sj

4-11 mars 07
Pierre Guérig sj

9-15 avril 07
Christoph Albrecht sj

8-15 juin 07
Jean-Bernard Livio sj

Zen et Evangile *Une session pour approfondir sa propre relation à Dieu*

Dans une combinaison créative de pratiques de méditation différentes, Bernard Senécal proposera chaque jour environ 3h zen/assise et 3h de méditation ignatienne.

21-26 janvier 07
Bernard Senécal sj

pour une spiritualité enracinée

Notre-Dame de la Route

Extrait de notre programme

Retraites ignattiennes

Aujourd'hui, interpellé par le Monde nouveau
14-19 janvier 07
Jean Nicod sj

Retraite itinérante en raquettes
4-10 février 07
Pierre Guérig sj, Georges Lugon (guide)

Retraite itinérante à ski
18-24 février 07
Pierre Guérig sj, Joseph Buchs (guide)

Bonne nouvelle pour des temps difficiles
11-18 février 07
Alain Guyot sj

Un peu d'attention pour un trésor
11-17 mars 07
Jean Rotzetter sj

Avec l'Evangile de Matthieu
18-23 mars 07
Jean-Bernard Livio sj

Retraite de discernement
6-16 mai 07
Alain Guyot sj

Voyage biblique

Sur les pas de saint Paul (pour mieux connaître les épîtres)
12-28 mai 07
Jean-Bernard Livio sj

Week-ends

Adieu la vie - Bonjour Ma Vie
12-14 janvier 07
Christiane Froidevaux, Jean-Bernard Livio sj

Prendre conscience de son identité d'enfant de Dieu
3-4 février 07
Rosette Poletti, Pierre Guérig sj

Connaissance et méditation dans l'esprit d'Anthony de Mello sj
17-18 février 07
Erwin Ingold

Prier avec la Bible
24-25 février 07
Marie-Christine Varone

Identifier les obstacles à la relation de l'homme à Dieu
24-25 mars 07
Rosette Poletti, Luc Ruedin sj

Introduction et approfondissement à la méditation Zen
30 mars - 1^{er} avril 07
Patrick R. Afchain

Préparation au mariage

9-11 février 07
Luc Ruedin sj, Marie-Danièle et Bernard Litzler-Piller

30 mars - 1^{er} avril 07
Suzanne et Xavier Maugère, Andreas Schalbetter sj

Noël en communauté *Une lumière dans la nuit* **21-25 décembre 06**

Bruno Fuglistaller sj, Sr Marie-Odile Raehm

